

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

David BOUVIER, Danielle VAN MAL-MAEDER (éd.), *Tradition classique : dialogues avec l'Antiquité* (Études de Lettres, 285), Lausanne, 2010, 15.5 x 22.5, 294 p., br. CHF 26, ISBN 978-2-94033122-2.

Ce volume publie les travaux présentés lors d'un colloque organisé en 2006 à l'Université de Lausanne pour inaugurer le lancement de la discipline « Tradition classique » à la Faculté des Lettres. Cette démarche repose sur le constat que la tradition et la réception des Anciens constituent bel et bien une discipline dispersée dans le paysage des sciences humaines, et qui ne demande qu'à être officialisée. Peut-être conviendrait-il davantage de parler d'un « champ d'études », dans la mesure où l'enquête engage un dialogue interdisciplinaire qui dépasse les clivages académiques traditionnels. Les quinze articles ici réunis témoignent de la diversité des approches possibles et de l'intérêt de leur confrontation. Le recueil se contentant de dérouler les dossiers dans l'ordre approximativement chronologique des sujets abordés, on en dégagera quelques lignes de force, sans pouvoir restituer avec finesse l'argumentation de chaque étude. — La tradition antique est d'abord un fait de langue. R. Wachter procède à une forme d'archéologie étymologique pour rendre sensible la présence du grec et du latin dans les mots des langues romanes et, au-delà, dans la famille indo-européenne. Mais les mots peuvent avoir plusieurs sens : la traduction charge alors la tradition d'ambiguïté, comme le montre É. Barilier qui étudie les diverses interprétations suscitées par le mot *δευόν* (« merveilleux » ou « terrible ») appliqué à l'homme dans un passage de l'*Antigone* de Sophocle. — Ici apparaît la dimension anthropologique de l'Antiquité, qui nous a légué nombre de figures emblématiques et de types humains susceptibles de servir de modèles herméneutiques et identitaires. P.-Y. Brandt analyse le phénomène de la conversion de Paul comme lieu d'un « conflit d'anthologies » : la conception antique de l'inspiration divine pourrait être renouvelée par la psychologie de la créativité, théorie moderne qui restaure le rôle actif de l'individu. F. Gregorio et C. König-Pralong étudient comment la figure aristotélicienne du philosophe divin est reçue par deux théologiens du XIII^e siècle, Robert Grosseteste et Albert le Grand. A.-F. Jaccottet retrace les tribulations à travers les siècles de la mathématicienne Hypatie d'Alexandrie, assassinée par des moines chrétiens en 415 : elle fut tour à tour récupérée par l'anticléricalisme des Lumières, par le romantisme hellénisant, par le positivisme, par le féminisme du XX^e siècle. — C'est que la tradition classique n'est jamais neutre : l'Antiquité, revisitée à chaque époque en fonction des besoins de celle-ci, permet de construire des paradigmes idéologiques. D. Bouvier réfléchit aux enjeux de la guerre de Troie (mythe ou réalité historique ?) qui, des fouilles de Schliemann (1870) au film *Troy* de W. Petersen (2004), permet à l'Occident de se penser au regard de l'Orient – les résonances s'en ressentent jusque dans la guerre des U.S.A. contre l'Irak et dans l'actuelle question turque. G. Aragione montre que, dès l'Antiquité tant classique que chrétienne, la « tradition » du savoir, requalifiée en « plagiat », a servi d'argument polémique pour

disqualifier une autorité (ou un groupe) au profit d'une autre. Même la bande dessinée n'est pas qu'un album distrayant : A. Corbellari compare les séries *Alix* de Jacques Martin et *Astérix* de Goscinny et Uderzo pour mettre au jour leurs présupposés idéologiques. Alors que la *pax Romana* est essentiellement présentée comme un modèle de civilisation dans *Alix*, elle est contestée par les Gaulois teigneux de l'irréductible village breton : aux débuts de la V^e République, le souvenir de la résistance à l'envahisseur allemand joue encore à plein, non sans être relayé, toutefois, par la critique de l'impérialisme américain. — L'Antiquité se perpétue évidemment à travers une très riche tradition littéraire. La pratique scolaire de l'imitation-émulation a favorisé une intertextualité au long cours qui renouvelle la portée de l'antique. D. van Mal-Maeder déroule quelques-uns des jalons classiques de la représentation de la peste (de Thucydide à Endéléchius - IV^e s. -, en passant par Épicure, Lucrèce et Virgile) pour rappeler qu'Albert Camus avait encore en tête certains de ces auteurs lorsqu'il écrivit son roman *La Peste* (publié en 1947) ; des penseurs païens au rhéteur chrétien puis au philosophe de l'absurde, la vision de l'homme face au fléau et face au(x) dieu(x) a bien sûr changé. M. Praloran suggère que, dans la poésie renaissante italienne (*Canzoniere* de Pétrarque, poèmes chevaleresques), l'expression du *pathos* et de l'affectivité revisite de manière innovante les codes de la rhétorique antique. La mise en tension d'un double héritage antique confère à certaines œuvres une intensité particulière. Ainsi, double N. Forsyth, Milton conçoit son *Paradise Lost* comme une épopée chrétienne sous-tendue par des modèles classiques (Homère, Virgile, Ovide), lesquels ne fournissent cependant pas de réponse à la question du Mal incarnée par Satan ; mais la rébellion de ce dernier contre le Divin monarque est aussi positivement redevable aux principes républicains développés de Platon à Machiavel. Le prisme républicain redéfinit également l'héroïsme tragique de *Samson Agonistes*. A. Paschoud montre que ce sont aussi les figures du Mal qui, dans *Athalie*, manifestent le conflit entre le judéo-christianisme et le paganisme antique ; les sources de Racine sont la Bible, les *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe, ainsi qu'Eschyle et Euripide. — Le théâtre soulève la question de la représentation : quelle Antiquité montrer, et comment ? P. Voelke étudie les différents choix de mises en scène des tragédies antiques à partir de l'*Antigone* de Sophocle montée à l'Odéon en 1844 : les partis adoptés oscillent entre altérité et actualisation, tentatives de reconstitution du drame antique et lectures coloniales en résonance avec un événement historique (guerre d'Algérie, dictature des colonels en Grèce). Le cas particulier d'A. Vitez, qui a travaillé à trois reprises sur *Électre* (1966, 1971, 1986), démontre la vitalité d'un texte qui s'enrichit à chaque fois de significations nouvelles. Dans le domaine des arts figurés et de l'architecture, C. Michel estime que l'esthétique antique fait l'objet dans les années 1750 d'un changement de paradigme dû à une modification du regard : on passe du beau au sublime. — On le voit, dans tous les domaines de la pensée l'Antiquité apparaît comme une référence incontournable et protéiforme, facteur d'identité culturelle. Son pouvoir de signification fluctue dans le temps et dans l'espace avec l'horizon d'attente de ses héritiers. La réception de l'Antiquité se nourrit de la tension entre fidélité et invention, révérence et contestation – à l'instar de la carrière du philologue genevois Rodolphe Töpffer, retracée par D. Maggetti. L'Antiquité constitue tout à la fois un réservoir de questions (ce passé reste bien mystérieux) et de réponses (il éclaire notre présent). – Florence BOUCHET.

Maurizio BETTINI, Giulio GUIDORIZZI, *Le mythe d'Édipe*, Paris, Belin, 2010, 15 x 21.5, 276 p., br. EUR 15, ISBN 978-2-7011-4995-0.

En première partie, l'histoire d'Édipe est racontée par un nommé Kles Sophos à un cinéaste contemporain ... une manière d'actualiser le sujet. En seconde partie, *Le mythe d'Édipe*, prologue et huit chapitres, est présenté avec le XX^e siècle comme toile de fond et les auteurs de l'Antiquité qui en ont parlé ou l'ont suggéré (Hésiode, Homère, Eschyle ...). « La véritable faute du héros, du moins pour les tragiques grecs,

n'était pas d'*avoir abandonné* son fils, mais de l'*avoir engendré* contre la volonté de l'oracle », acte d'arrogance (ὕβρις), acte odieux (p. 49). Tout un chapitre traite de la carrière de Laïos. Un autre rappelle la préhistoire d'Œdipe à travers les différentes tombes d'Œdipe que Carl Robert a présentées dans son *Oidipous*, à travers l'interprétation de Marie Delcourt, qui repose sur une base anthropologique et à travers la *Thébaïde* qui nous raconte une colère d'Œdipe devant ses fils. Un troisième chapitre nous parle de l'histoire du fils de la montagne et de la forêt où la route est présentée « non pas seulement comme une métaphore de la vie, mais aussi comme le symbole du temps qui passe et de l'identité qui se transforme » (p. 92). La montagne apparaît avec la Sphyngé barrant la route à Œdipe qui « parcourt un itinéraire initiatique qui le porte d'abord à l'extérieur de son groupe d'appartenance, puis le ramène au-dedans » (p. 112). Le corps du héros fait l'objet du quatrième chapitre, l'homme aux pieds gonflés qui deviendra aveugle : difformités qui sont à l'origine des actes cruels. Le thème de la claudication est ici abordé et son interprétation symbolique - ce qui donne à l'A. l'occasion de rapprocher Oreste, Jason et Œdipe, qui possèdent un élément commun : une marque au pied. « L'aveuglement d'Œdipe apparaît comme une forme de suicide symbolique » (p. 137) mais aussi comme un châtement « en rapport avec des crimes de nature sexuelle » (p. 138). Cependant, « la cécité signale le passage d'un type de vue, pour ainsi dire normal, à un autre qui est spécial » (p. 141) proche des devins, don difficile à supporter. L'assassinat du père caractérise le mythe grec. Laïos agresse son fils et celui-ci le frappe avec un bâton, « première arme défensive élémentaire », ce qui le range parmi les êtres « précivils » admis dans la sphère de la civilisation comme un homme violent, un brigand. Cet acte, un oracle l'avait prédit. L'A. s'attarde sur le pouvoir de la parole, de la communication. L'oracle l'élude par sa structure d'énigme : d'une part, une question claire, d'autre part, une réponse ambiguë. Face à ce langage, se dresse la rationalité d'Œdipe qui, dans la quête de son identité, a retenu le croisement de trois routes signalé par sa mère dans son récit. Enfin, parmi les *femmes d'Œdipe*, deux figures ont un rôle fondamental dans le mythe - à partir de Sophocle - *la Sphyngé* et *Jocaste*. Œdipe terrasse un monstre et son acte engendre « une chaîne d'incestes et d'aberrations qui frappent la famille royale de Thèbes » (p. 190-191). La faute d'Œdipe est l'ὕβρις, comme pour maints héros tragiques, qui le conduit « à défier les limites que les dieux ou la nature lui ont fixées » (p. 201). L'A. propose en finale des lectures au sujet d'Œdipe au fil du temps, des témoignages sur différents moments de la vie du héros, une iconographie et une bibliographie, un ensemble qui rend agréable la lecture d'un livre qui, avec quatre autres ouvrages, met en lumière un aspect inhabituel du mythe. - M. HAVELANGE.

José María BLÁZQUEZ, *Cristianismo y mitos clásicos en el arte moderno* (Historia. Serie menor), Madrid, Cátedra, 2009, 13.5 x 21, 400 p., br., ISBN 978-84-376-2586-7.

Ce volume rassemble une série d'articles parus dans différentes revues espagnoles et étrangères de 1971 à 2008. L'A. a veillé à mettre à jour ses travaux et l'essentiel de leurs bibliographies. Le livre est centré sur la manière dont la mythologie antique et le christianisme ont continué à se développer chez les artistes modernes et contemporains à partir de l'époque de Philippe II jusqu'au symbolisme, à l'expressionnisme allemand et à l'art moderne espagnol. Dans un tel type de volume, au sujet si vaste, les redites sont inévitables mais ne lassent guère. — Pourquoi un chapitre sur les peintures mythologiques rassemblées en Espagne par Charles-Quint, Marie de Hongrie et Philippe II ? Probablement parce que les artistes espagnols ont pu s'inspirer des grandes œuvres mythologiques réunies dans leur pays, n'étant ainsi pas tenus à l'écart des grands courants de leur époque. — Les mythes classiques, dit J. M. Blázquez, servent aux peintres modernes à symboliser nos problèmes actuels. C'est particulièrement vrai de Picasso, de Chirico et Paul Klee. — Le mythe grec où Zeus se cache sous les traits d'un cygne pour tromper avec Lédä son épouse Junon est souvent la simple occasion de représenter une femme nue. Dalí en particulier l'utilise en ce sens

jusqu'à sa fameuse « Léda atomique » qui est la glorification du corps nu de sa nouvelle compagne, Gala (laquelle écarte carrément le cou du cygne pour ne rien cacher de son corps). Kokoschka, Delvaux, Max Ernst, de Chirico aiment utiliser ce thème ; par contre, Picasso s'en désintéresse, préférant celui du Minotaure (moitié homme et moitié taureau), qui répondait mieux à la force de ses instincts. — Les impressionnistes français s'intéressèrent peu à la mythologie, à part Matisse (« Icare »), Renoir (« Le jugement de Paris ») et Cézanne (« Tentation de saint Antoine » — à l'instar d'Ensor et de Dalí, il réduisit cette tentation à la vision de femmes nues ; Dalí montre un petit Antoine, la croix à la main, dans un coin du tableau où se dresse un énorme cheval [symbole du désir sexuel] et des femmes nues, juchées sur des éléphants et montrant leurs seins). Paul Delvaux, quant à lui, a peint une série de « Vénus » aux formes généreuses. — La mythologie classique n'a guère joué de rôle chez les grands artistes modernes que sont Modigliani, Léger, Rouault, Chagall, etc. Chez les peintres espagnols, son influence fut quasi inexistante entre 1850 et 1900, alors qu'elle a à nouveau inspiré des modernes comme A. Delgado (p. ex. : Vénus, Minerve, Léda ...) — En Allemagne, l'expressionnisme naît entre 1911 et 1915, à partir du naturalisme et de l'impressionnisme, se caractérisant par un renouvellement des couleurs et un but décoratif. P. Fechter voyait dans l'expressionnisme une réaction contre l'impressionnisme, à l'instar du cubisme et du futurisme italien. De là naquit, en Allemagne, le groupe d'artistes appelé « Die Brücke », qui prônait le nu féminin et l'intégration des corps dans la nature. C'est dans cet esprit que Max Beckmann peint « Le rapt d'Europe », représentant l'enlèvement de la fille du roi Agénor par Jupiter, déguisé en taureau, pour symboliser la soumission de l'Europe à Hitler. Otto Dix fit de « Léda et le cygne » un thème politique contre la société capitaliste, où le cygne violait une Léda terrorisée (1919). En 1943, M. Beckmann représente une nymphe Calypso sensuelle qui retint Ulysse pendant dix ans et lui donna dix enfants. — La biographie de saint Antoine écrite par saint Athanase connut un grand succès et inspira les artistes. Premier moine chrétien, Antoine fut tenté dans la solitude par son imagination, ses désirs et son subconscient, qui lui suggéraient des animaux affreux et des femmes nues. Cézanne peignit trois fois ce sujet en insistant sur l'aspect sexuel. Félicien Rops, spécialiste des prostituées, fit d'elles les tentatrices d'Antoine, allant jusqu'à représenter une tentatrice sous les traits d'une prostituée en croix et souriante, tenant la place du Christ crucifié. J. Ensor, critique de notre monde chaotique et bourgeois et de notre société désaxée, s'écarta des tentations purement sexuelles. En 1937 et en 1940, Otto Dix souligna dans sa « Tentation... » la mégalomanie du nazisme et la perversion des valeurs artistiques. Aussi fut-il persécuté par les nazis. R. González Fernández, pour sa part, peignit un Antoine homosexuel, tenté par un beau corps masculin. — Emile Nolde (1867-1956) fut l'un des grands peintres chrétiens du XX^e s. Fils d'ouvrier, ébéniste, il dessina des meubles et sculpta le bois. À Karlsruhe, il suivit des cours artistiques du soir, puis, à Munich, les leçons de Fr. Fahr. Devenu professeur de dessin à Saint-Gall, en Suisse, il visita Paris et le Louvre, puis l'Italie, et devint membre du groupe « Die Brücke », avant de passer au groupe « Sécession ». Critiqué par le chef de ce groupe, Nolde fonda alors « La nouvelle Sécession ». Il fut fasciné par l'art des peuples primitifs, si bien intégrés à la nature. Dès 1911, il peignit des sujets religieux et y resta fidèle. Il visita la Nouvelle-Guinée et l'Orient, afin de découvrir l'art de ces contrées. Il commença par peindre des scènes de la vie du Christ (88 en 1919). Pour ses soixante ans, il exposa quatre cent trente œuvres à Dresde. En 1937, Hitler confisqua mille cinquante de ses œuvres. En 1944, un bombardement détruisit son atelier et trois mille œuvres de ses débuts. En 1945, il devint professeur d'art au Schleswig-Holstein et reçut une médaille pour son œuvre à Bologne. Il peignit jusqu'en 1951. — Son art religieux fut bien reçu par le public, mais seule une église lui acheta une œuvre : « Les Pèlerins d'Emmaüs », inspirée de Rembrandt. Il eut des partisans et des adversaires, acharnés de part et d'autre, et certaines de ses œuvres firent scandale. On reprochait à son art d'être efféminé et déformé, grossier, blasphématoire, sans beauté, banal, sans intérêt. Les nazis ne comprirent pas que l'expressionnisme était la gloire de l'art allemand. — Nolde a bien exprimé que le sens religieux n'a pas disparu, mais s'est métamor-

phosé, tout comme la culture. L'art expressionniste exprime une profonde spiritualité, mais spontanée et peu réfléchi, qui naît d'un sentiment personnel profond, et non pas de la théologie. Cela supposait des artistes libres, mais profondément attachés au Christ. Cet art nouveau finit par être accepté même par les églises. Nolde peignait souvent des visages de paysans, durs sans beauté (loin d'un Gréco, par exemple). Il traitait les sujets religieux à sa manière, très réaliste et peu conformiste. Les disciples du Christ étaient, pour la plupart, de pauvres gens ; c'est pourquoi il aimait entourer Jésus de pauvres de notre temps, laids pour la plupart. — Dans la mouvance de l'expressionnisme, le groupe « Die Brücke » ignore d'abord l'art religieux, avant de lui laisser une place. Nolde fut le plus fameux représentant de cette tendance. Il ne se découragea pas devant la stupeur des débuts, par suite du refus des images chez les protestants et de l'opposition décidée du grand théologien protestant Paul Tillich. Peu à peu, Nolde finit par obtenir gain de cause. — Max Beckmann (1884-1950) fut aussi l'un des grands artistes religieux expressionnistes. Avant 1914, il peignit deux « Crucifixions » et une « Résurrection des morts », où certains corps nus ressuscités s'élèvent au-dessus d'une foule de gens bien habillés et entrent dans la lumière divine. Après la guerre de 1914, horrifié par ce qu'il a vu, il peint une « Descente de croix », où le Christ a vraiment un visage cadavérique ; il se tourne alors vers un certain mysticisme très personnel. Dans son « Pêché d'Adam et d'Ève », Ève montre à Adam non pas une pomme, mais un sein nu, probablement sous l'influence de saint Augustin, qui voyait dans le péché originel un péché sexuel. Il compose aussi une « Résurrection des morts » aux tons obscurs, inspirée par son service dans un hôpital durant la guerre, au milieu d'une zone dévastée. — En 1941-1942, il illustre « L'Apocalypse » de saint Jean pour souligner les horreurs de la guerre ; de même, il illustre « Le Docteur Faust ». Son art relève du fauvisme autant que de l'expressionnisme et le rapproche de Rouault. En 1949, il peint « Le Fils prodigue dans un bordel », avec des prostituées superbement traitées. — Le groupe le plus opposé à « Die Brücke » fut celui du « Cavalier bleu » installé à Munich, mais ils ne formèrent pas une école car chacun suivit son propre chemin, tout en prenant le religieux comme motif d'inspiration. — Wassily Kandinsky (1866-1944) étudia l'art à Munich et s'installa à Paris. Il fut d'abord un peintre abstrait, puis peignit des tableaux impressionnistes : « Saint Georges » et « Le déluge ». Gabriel Günther (1867-1962) voyagea en Europe avec Kandinsky et, en 1915, il réalisa une magnifique « Retour de l'enfant prodigue ». Le thème de la mort revient souvent chez les expressionnistes allemands et chez Munch en particulier. Louis Corinth peignit une « Crucifixion » très réaliste pour symboliser la guerre. — Kokoschka (1886-1980) fut l'un des maîtres de l'expressionnisme viennois. Trois de ses compositions sont particulièrement remarquables : « Le cavalier, la mort et l'ange », une « Crucifixion » aux couleurs vives, et « L'angoisse du Christ tenté ». Albert Berkle peignit une « Salomé » recevant la tête coupée de Jean-Baptiste et lui ouvrant un œil pour qu'il puisse contempler sa beauté de femme fatale. Refusé par un tribunal de Munich, ce tableau fut pourtant accepté à Berlin. Otto Dix fit partie du « Cavalier bleu » et peignit quelques œuvres religieuses : en 1948, « La grande Crucifixion », exprimant la terreur de la mort en croix ; en 1949, « La Résurrection du Christ », aux tons bleu sombre et surtout un « *Ecce Homo* » aux tons jaunes. — Kokoschka voulait créer un pont entre le passé et le futur, en vue de la rédemption de l'homme ; en 1917, il peint un « Orphée et Eurydice » centré sur la femme, la mère universelle, dans son rapport avec l'homme. Il fut aussi gagné par l'amour de la Grèce et lui emprunta beaucoup de sujets pour ses peintures. Le cubiste Braque emprunta ses thèmes et ses techniques au monde grec, plus préoccupé par la ligne que par la masse. Il grava seize eaux-fortes sur « La Théogonie d'Hésiode ». Il sut combiner superbement l'art grec avec l'art moderne. — L'art religieux a toujours été présent chez les grands peintres espagnols du XX^e s. Quoique incroyant, Picasso peignit des sujets religieux dès le début de sa carrière : « Première communion ! » (1896), « Science et charité » (1897), etc. Son inspiration religieuse reparait en 1930, dès le début de la République en Espagne, pour symboliser les tensions politiques d'alors. « La Crucifixion » (1932) exprime la brutalité du supplice. Ses crucifixions sont parfois associées à des thèmes sexuels. La

crucifixion intervient aussi dans son fameux « Guernica », avec brutalité et sadisme. — Gutiérrez Solana reflète, quant à lui, les coutumes de l'Espagne et surtout ses processions religieuses, auxquelles il ajoute le thème de la mort mystique. Dalí (1904-1989) ne s'intéressa à l'art religieux qu'à une étape avancée de sa vie, vers 1937 : « Le cavalier et la mort », des scènes bibliques, « La résurrection de la chair » (1945), plusieurs « Tentations de saint Antoine ». Il assure qu'il existe une mystique non-religieuse ; en 1949, il peint « La Vierge de Port-Lligat ». En 1952, il ose affirmer qu'un peintre génial sans la foi peut peindre des œuvres plus religieuses qu'un croyant sans génie. — Pour Dalí, l'art moderne abstrait serait la conséquence d'une époque sans foi et matérialiste. Sa première œuvre mystique (« Le Christ de saint Jean de la Croix »), d'une grande beauté, date de 1951. Avec son imagination débordante, servie par une technique parfaite, il peint une série de Croix (« Croix nucléaire », « Croix de l'Ange », ...), d'autres toiles à sujets religieux (« Assomption corpusculaire », « Assomption antiprotonique », « Dernière Cène », « Madone cosmique », « Ascension », « Vierge de la Guadeloupe »), puis une série de tableaux sur l'Apocalypse (« La seconde venue du Christ », où Jésus descend du ciel assis sur un cheval). À cela s'ajoutent un « Sacré Cœur » très original et trois « Pietà ». — Picasso (1881-1973) manifesta très tôt son intérêt pour le monde gréco-latin et pour sa mythologie. Il publie une série d'eaux-fortes sur les *Métamorphoses* d'Ovide et onze autres sur le Minotaure. Pour lui, le Minotaure représente la sensualité à l'état pur, et les femmes la vulnérabilité. Il aurait eu pour but de créer une mythologie moderne pour exprimer les obsessions de nos contemporains. En 1959, ses œuvres veulent rendre la joie de vivre malgré les horreurs de la guerre partout présente. Ses « Vénus et l'Amour » exaltent la femme et le bonheur d'aimer. — Les chapitres suivants sont dans la ligne de ce qui précède. Ils traitent des thèmes classiques dans l'art moderne espagnol, puis dans l'art du XX^e s. : J. M. Blázquez y affirme que, contrairement à ce qui est écrit habituellement, « Les Demoiselles d'Avignon » (selon Picasso lui-même) n'ont pas pour modèle des idoles africaines, mais des sculptures ibériques que le peintre admira longuement dans le musée du Louvre. — L'A. donne une nouvelle perspective sur l'art religieux de Gutiérrez Solana et sur l'iconographie de la mort chez nos contemporains. Puis, pour répondre à des objections, il montre la présence importante de la mythologie antique dans le monde moderne, en relevant les allusions qu'y font quatre journaux espagnols : *El País*, *A.B.C.*, *El Mundo* et *Punto de los Artes* ; il note les mythes les plus fréquents. La même analyse est appliquée à Carlos Franco, l'un des peintres espagnols les plus doués. — Pour finir, l'A. épingle la pensée de Dalí selon laquelle la baisse évidente du sens religieux dans notre monde matérialiste prépare son retour en force. — Ce beau travail, œuvre de toute une vie, ouvre des horizons pour nous connus et élargit nos connaissances. — B. CLAROT, s.j.

Humanistica Luxemburgensia : la Bombarda de Barthélemy Latomus [et] les Opuscula de Conrad Vecerius. Textes édités, traduits et annotés par Myriam MELCHIOR et Claude LOUTSCH (Collection Latomus, 321), Bruxelles, Éditions Latomus, 2009, 16 x 24, 238 p., br. EUR 38, ISBN 978-2-87031262-9.

L'introduction à la *Bombarda* présente la vie de l'humaniste originaire d'Arlon. Latomus fut le premier titulaire de la chaire d'éloquence latine au Collège royal, à Paris (1534). En septembre 1522, il avait assisté au siège de Trèves et vu les effets du canon ; il réagit en écrivant la *Bombarda*, trois cent quatre-vingt-neuf hexamètres dactyliques organisés en tableaux d'horreurs. Il utilise un terme déjà employé par L. Valla en 1444 (*Elegantiae* 2, 34), contre l'avis de son ennemi Facio, qui préférerait *tormentum* ; pour Valla, « *noua res nouum uocabulum flagitat* ». C'est un poème didactique, genre cultivé en néo-latin selon le mode antique (*topoi* et *style*). Latomus condamne l'usage de la *bombarda*, mais nullement la guerre (contre les Turcs). L'établissement du texte ne pose pas de problème, étant identique dans les différentes éditions (p. 13). La traduction est littérale, parfois excessivement, mais le texte est

souvent contourné. Un appareil fournit l'intertextualité antique. Le commentaire, assez développé, est littéraire et historique. — Conrad Vecerius (mort en 1527) étudia à Louvain, où il fit la connaissance du futur pape Adrien VI. Philologue, il occupa différents postes de secrétaire dans l'Empire des Habsbourgs avant d'être attaché à la diplomatie pontificale. Les [*Opuscula*] comprennent l'oraison funèbre d'Adrien VI prononcée à la Chapelle Sixtine devant les cardinaux et jugée trop sobre, mais le pape défunt était mal vu à Rome, d'où la retenue de Vecerius. Ensuite, *De duabus seditionibus Siciliae*, sur les troubles de 1516-1517 auxquels Vecerius assista. *De rebus gestis Imperatoris Henrici VII* : Henri de Luxembourg devenu empereur, ses démêlés avec Clément V et Robert d'Anjou ; l'œuvre est une commande de Charles Quint. La langue de Vecerius est classique, mais sans cicéronianisme rigoureux. L'examen des éditions et rééditions justifie la présence d'un appareil critique. Le Luxembourg littéraire avant le XIX^e s., celui de l'ancien duché, étant oublié, le présent volume est une mise en valeur opportune. — B. STENUIT.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Christopher GILL, *Naturalistic Psychology in Galen and Stoicism*, Oxford, University Press, 2010, 14.5 x 22.5, XV + 396 p., rel. £ 70, ISBN 978-0-19-955679-3.

Le dernier livre de Christopher Gill, professeur de pensée antique à l'Université de Exeter et déjà auteur de deux études monographiques sur les conceptions anciennes de la personnalité et du « soi » (1996 et 2006), s'inscrit dans une tradition d'études riche et complexe. Cette tradition, qui a été inaugurée par les réflexions de Bruno Snell sur la formation des notions d'« individu » et de « soi » en tant qu'unité physique et cognitive ainsi qu'émotionnelle et morale dans la culture grecque, a investigué ce qu'on pourrait définir comme l'émergence et le développement d'un savoir « psychologique » grec, ce savoir étant entendu autant comme ensemble des théories philosophiques et médicales que comme système des représentations littéraires et « culturelles » au sens large du terme, ayant comme objectif commun l'individuation du trait (ou des traits) distinctif(s) qui défini(ssent) l'être humain en tant que sujet unitaire auto-perçu d'action et de volition. Les questions auxquelles ces théories et représentations cherchent à répondre sont parmi les plus importantes et les plus fascinantes, mais aussi parmi les plus complexes, auxquelles la pensée antique a été confrontée. Comment peut-on expliquer les facultés intellectives et rationnelles de l'homme ? Quel est le statut de ces facultés par rapport à la nature physique du corps, et quel est le rapport entre, d'une part, des activités et aspects de la vie de l'homme telles que l'intelligence, la volition, le raisonnement, la perception et les émotions et, d'autre part, les structures physiques ainsi que les processus physiologiques qui sont à la base d'activités comme la respiration, la digestion, la locomotion, etc. ? Existe-t-il une distinction et, éventuellement, une hiérarchie des fonctions « psychologiques » (par exemple entre fonction cognitive et fonction émotionnelle) et sur quelle base théorique ou observationnelle, est-il possible de délimiter cette distinction ou d'établir une hiérarchie de cette sorte ? Plus généralement, doit-on considérer la constitution de la « sphère psychologique » de l'être et de l'agir humain à la lumière d'une distinction essentielle entre le corps mortel et un principe animateur transcendant, ou faut-il au contraire essayer d'expliquer toute fonction psychologique, de la plus simple à la plus sophistiquée, à la lumière d'une conception entièrement physique et, pour ainsi dire, « naturalisée » de la nature humaine ? — Ces questions, on le voit bien, sont les mêmes qui, depuis quelques décennies, monopolisent le débat scientifique au sein des neurosciences et qui ont souvent mené à l'élaboration d'une nouvelle image de l'homme en tant qu'« animal rationnel et désirant » et d'une nouvelle conception des rapports entre cognition, mouvement, volition, et émotions. Il est donc inévitable que certains aspects des théories psychologiques anciennes soient repris et reconsidérés

aussi à la lumière des suggestions et des questions posées par le débat contemporain. Cela, on le verra, est à plusieurs égards le cas du livre de Chr. Gill. Car les théories analysées par l'A. dans son étude, notamment les théories galénique et stoïcienne, ne représentent pas seulement deux des étapes les plus importantes de l'histoire de la psychologie ancienne, mais offrent aussi plusieurs motifs de réflexion si on les regarde du point de vue de leur réception et si on en considère les limites et les potentialités à la lumière de certaines de nos connaissances ou hypothèses « scientifiques » sur l'unité/la pluralité des fonctions psychologiques, sur la « physiologie » de la perception et des émotions, et encore sur le rapport entre sphère émotionnelle et sphère rationnelle de l'agir humain. — Le livre, comme l'explique bien l'A. dans l'introduction, s'offre comme une tentative de reconstruction systématique des relations, actuelles ou potentielles, entre les théories psychologiques de Galien (qui représentent aussi le point de départ de l'analyse de Chr. Gill) et les théories du premier stoïcisme (surtout les théories de Chrysippe, auxquelles Galien fait référence très souvent), ces dernières étant considérées en tant qu'objet de discussion, de réélaboration et de critique de la part de Galien. Les points thématiques sur lesquels Chr. Gill concentre son étude sont (1) la relation entre l'anatomie et la physiologie humaines et les fonctions psychologiques, (2) la relation entre fonctions psychologiques différentes, notamment entre raison et émotion, et (3) la thérapie des émotions, c'est-à-dire la méthode de gestion des émotions en tant qu'affections « traitables » et éventuellement « curables », dont on trouve des versions significativement différentes chez Galien et dans les doctrines éthiques stoïciennes. Mais ce qui caractérise l'approche de Chr. Gill et constitue la raison de son originalité (en même temps que son noyau problématique le plus évident) est la volonté de démontrer qu'une combinaison entre la psychologie galénique et la psychologie stoïcienne – combinaison qui, historiquement, n'a jamais été achevée – aurait été non seulement possible, mais à plusieurs égards même *nécessaire* pour résoudre certains éléments de contradiction dans la théorie psychologique de Galien, éléments que Chr. Gill décrit surtout dans l'écart entre l'anatomophysiologie galénique du cerveau et du système nerveux et l'acceptation de la théorie, d'origine platonicienne, de la tripartition de l'âme. Il y a aussi un deuxième argument, de nature plus spécifiquement historiographique, que Chr. Gill utilise pour défendre sa méthode d'analyse et de combinaison « hypothétique », pour ainsi dire, de la psychologie galénique et stoïcienne. Il soutient que cette technique de combinaison fictive d'horizons théoriques qui, historiquement, n'ont pas trouvé un véritable point de fusion peut éclairer *the degree of conceptual consistency or inconsistency between different aspects of ancient thinking about psychology* et peut, en outre, mettre en évidence la modernité de cette pensée, en soulignant que (p. 3-4) *the combination of the two theories (had it occurred) would have offered a powerful anticipation of certain striking currents in modern thought*. — Le deuxième chapitre, *Galenic and Stoic Psychology: Two Versions of Naturalism*, offre une vision d'ensemble de la matière, en soulignant les points de convergence et de similarité, mais aussi les points de divergence, entre le naturalisme galénique et le naturalisme élaboré au sein de l'école stoïcienne. La première partie du chapitre vise à replacer les théories psychologiques de Galien et des Stoïciens dans leurs projets intellectuels respectifs et, surtout, propose une série de réflexions très pertinentes sur le degré de réceptivité et d'ouverture vers les contaminations théoriques des systèmes galénique et stoïcien. À ce propos, j'ai trouvé particulièrement intéressantes les remarques de l'A. sur les stratégies galéniques de réception de la pensée aristotélicienne et sur la fonction d'obstacle que la réception de certains aspects du naturalisme aristotélicien a pu jouer par rapport à une assimilation positive, par Galien, d'éléments de la théorie psychologique stoïcienne, assimilation qui, aux yeux de Chr. Gill, aurait bien pu avoir lieu, même si, d'un point de vue historique, elle n'a jamais été achevée. Le reste du chapitre est consacré à une analyse de la méthodologie de l'investigation naturelle et de la philosophie de la nature de Galien et de l'école stoïcienne. Encore une fois, Chr. Gill souligne les points de contact entre doctrine galénique et doctrine stoïcienne. Surtout, il observe que la méthode heuristique de Galien, fondée sur une synthèse entre expérience et raisonnement déductif, ainsi que sa théorie des causes

(fondée sur l'articulation entre cause antécédente, cause précédente et cause synectique) sont beaucoup plus proches des théories stoïciennes que des théories aristotéliennes, et que même la critique de la logique stoïcienne (critique que Galien développe en prenant position dans le débat sur le siège de l'ἡγεμονικόν) est le résultat d'une incompréhension (ou d'une déformation) galénique des certains points essentiels de la logique et de la méthodologie du stoïcisme. Pour ce qui concerne la philosophie de la nature, Chr. Gill observe comment les Stoïciens appartiennent à la même ligne de pensée, dans laquelle on retrouve Aristote et Galien, que Chr. Gill définit comme *high naturalism* et qui se caractérise par une vision téléologique et « structurelle » de la réalité naturelle, en opposition au *low naturalism* des théories mécanistes de la nature et de la connaissance des philosophes comme Épicure et des médecins comme Érasistrate et Hérophile. — Dans le troisième chapitre, *Psychology and the Body*, Chr. Gill analyse la relation entre la psychologie galénique et les doctrines stoïques en adressant les questions concernant la localisation de l'ἡγεμονικόν, la distinction/articulation entre « facultés psychiques » et « facultés naturelles » et le débat sur la nature unitaire (selon la doctrine stoïcienne) ou tripartite (selon la tradition platonico-aristotélico-galénique) de la ψυχή. Un autre point que Chr. Gill discute largement est la conception galénique du lien entre fonctions psychiques, caractère et constitution humorale d'un sujet. Les textes galéniques sur lesquels l'auteur concentre son attention sont le *De placitis Hippocratis et Platonis*, le *De formatione fetus*, et le *Quod animi mores*. Les points de divergence les plus éclatants que Chr. Gill reconnaît entre les théories psychologiques de Galien et de l'école stoïcienne sont à retracer dans l'opposition entre modèle encéphalocentrique (adopté par Galien) et modèle cardiocentrique (adopté par les Stoïciens) ainsi que dans l'opposition entre conception unitaire et centralisée des fonctions psychiques (conception typique des Stoïciens) et conception multicentrique, que Galien semble privilégier (au moins dans le *De placitis Hippocratis et Platonis*). Pour ce qui concerne les théories sur le siège de l'ἡγεμονικόν, la thèse de Chr. Gill est la suivante : d'un côté, la conception unitaire, centralisée et entièrement physicaliste des fonctions psychiques élaborée au sein de l'école stoïcienne aurait pu s'accorder avec un modèle encéphalocentrique (de matrice galénique) d'une façon beaucoup plus cohérente qu'avec un modèle cardiocentrique ; d'un autre côté, la description galénique de l'anatomie et de la physiologie du cerveau et du système nerveux (en tant que centre de la perception, de l'intellection, de l'agentivité, de la mémoire et du mouvement volontaire) entre à plusieurs reprises en conflit avec la théorie de la tripartition de l'âme telle que Galien l'énonce dans le *De placitis Hippocratis et Platonis*. Il est donc surprenant, aux yeux de Chr. Gill, que Galien n'ait pas assimilé certains aspects de la conception stoïcienne de l'âme, qui lui auraient permis d'expliquer les mécanismes physiologiques à la base des fonctions psychiques d'une façon plus cohérente par rapport à ses découvertes anatomiques. — Dans le quatrième chapitre, *Reason and Emotion: Parts and Wholes*, l'A. développe sa réflexion sur la réception des théories psychologiques stoïciennes par Galien, sur leurs similarités (il s'agit souvent de similarités que Galien, intentionnellement ou non, passe sous silence) et sur leurs points de divergence. Dans ce chapitre, l'analyse se concentre sur les différentes stratégies adoptées par Galien et par les philosophes stoïciens pour expliquer la relation entre raison et émotion et sur la dialectique entre une conception « structurelle » (stoïcienne) et une conception « compositionnelle » (galénique) des fonctions psychiques que ces stratégies, aux yeux de Chr. Gill, laissent entrevoir. La source principale que Chr. Gill prend en examen est la section du *De placitis Hippocratis et Platonis* (livres 5-6) dans laquelle Galien mène une polémique très forte contre la théorie des émotions de Chrysippe. Le noyau de la critique galénique consiste dans le rejet de la notion stoïcienne d'un centre unitaire de l'activité psychique, rationnelle et émotionnelle, ainsi que dans l'affirmation d'une distinction spatiale et substantielle entre la partie rationnelle de l'âme et la partie désirante. La thèse soutenue par Chr. Gill est que, dans sa critique, Galien finit par mésestimer certains points de la théorie stoïcienne (notamment l'utilisation de la notion de « parties de l'âme » dans le cadre d'une vision holistique de l'activité psychique), par amplifier les

points de divergence (afin de mettre en évidence les liens entre sa propre théorie psychologique et la théorie platonicienne) et, ce faisant, par sous-estimer le fait que la notion stoïcienne d'un centre intégré de la vie rationnelle et émotionnelle pouvait bien s'accorder avec les découvertes faites par Galien en matière d'anatomie du cerveau et du système nerveux. — Le cinquième chapitre, *The Therapy of Emotions*, vise à considérer un aspect fondamental du discours philosophique et médical, à l'âge hellénistique comme dans l'Antiquité tardive, à savoir les stratégies mises en place par les docteurs et les philosophes pour contenir, diriger ou neutraliser les interférences des émotions sur la sphère rationnelle et sur la dimension de l'action intentionnelle de l'homme. Les textes que Chr. Gill se propose d'analyser sont, du côté stoïcien, le quatrième livre (perdu mais connu par l'intermédiaire de Galien et de Cicéron) du traité *Sur les passions* de Chrysippe (il y a aussi nombre de références au *De ira* de Sénèque) et, du côté galénique, un ensemble de traités psychologiques qui comprend le *De typis*, le *De propriorum animi cuiuslibet affectuum dignotione et curatione*, le *De animi cuiuslibet peccatorum dignotione et curatione* et le traité, récemment découvert, *Sur l'inutilité de se chagriner*. — Le sixième et dernier chapitre, *Galen and Stoicism: Paradoxes Revisited and Modern Parallels*, discute – d'une façon plus explicite et organique – des parallèles et des différences entre les théories psychologiques anciennes et les théories contemporaines, et dessine un horizon de références épistémologiques dans lequel on peut encadrer l'analyse des textes anciens. En particulier, Chr. Gill se pose la question de savoir si une hypothétique théorie psychologique intégrée stoïco-galénique (qui n'a jamais été élaborée) aurait pu développer une vision des fonctions psychiques assimilable à celle qui caractérise les théories cognitives modernes des émotions, telles que celles d'Antonio Damasio et de Joseph LeDoux. — Dans leur ensemble, il me semble que ces rapprochements continus entre textes anciens et théories modernes représentent un des traits d'originalité et d'intérêt les plus significatifs de ce livre. En même temps, on a parfois l'impression que la stratégie historiographique adoptée par l'A. est excessivement conditionnée par la question « pour quoi une psychologie stoïco-galénique n'a-t-elle jamais été développée, même en l'absence d'obstacles épistémologiques insurmontables ? ». — Le livre contient une bibliographie riche, un index des textes anciens et un index général. En conclusion, l'étude de Chr. Gill offre sans doute une contribution fondamentale pour la compréhension des théories psychologiques anciennes et des relations et interactions entre discours médical et discours philosophique à l'âge tardohellénistique et impérial.

Roberto LO PRESTI.

Franziska NAETHER, *Die Sortes Astrampsychi: Problemlösungsstrategien durch Orakel im römischen Ägypten. Orientalische Religionen in der Antike 3*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2010, 17.5 x 24.5, XVIII + 491 p., EUR 109, ISBN 978-3-16-150250-7.

« Tu épouseras ton amie, mais tu souffriras » ; « Tu hériteras de ta femme, toutefois pas en tant que seul héritier ». Voici quelques types de réponses qui pouvaient être obtenues des *sortes Astrampsychi*, un système oraculaire du III^e siècle apr. J.-C., rédigé en grec. Plusieurs fragments du texte ont été retrouvés, sur papyrus, en Égypte et la tradition s'est perpétuée, sur manuscrits, jusqu'au XVI^e siècle de notre ère. Franziska Naether offre une étude complète et très détaillée sur ce sujet en présentant son livre issu d'une thèse défendue en 2009 à l'Université de Leipzig. Son intention est de présenter un portrait exhaustif du contexte socioculturel de l'utilisation des *sortes Astrampsychi* en Égypte et de les situer dans le contexte des pratiques divinatoires, magiques et religieuses. — Dans sa préface, elle présente la séquence d'utilisation du système. Ainsi, le consultant devait tout d'abord sélectionner une des quatre-vingt-douze questions contenues dans une liste préfabriquée et ensuite choisir un chiffre entre 1 et 10 (chiffre chanceux). La somme du numéro de la question et du chiffre chanceux permettait d'obtenir, à l'aide d'une table de concordance, le numéro de la décade où se trouvait la réponse correspondant au chiffre chanceux. — Le premier

chapitre, après avoir exposé la terminologie et la méthodologie employées par l'A., replace les *sortes* dans le cadre des pratiques divinatoires telles qu'elles étaient exercées dans l'ensemble de l'empire romain. Le deuxième chapitre, qui constitue le cœur du livre, est d'une valeur inestimable de par la synthèse littéraire qu'y propose l'A., mais encore par l'analyse de différentes facettes des questions et réponses offertes par le système. Cette analyse est présentée avec grand soin dans de multiples tableaux et graphiques statistiques particulièrement efficaces et parlants. Plusieurs sujets y sont abordés, à commencer par les différents procédés pseudépigraphiques employés par le(s) créateur(s) des *sortes Astrampsychi* (dans une lettre d'introduction adressée au roi Ptolémée de la part du mage légendaire Astrampsychos, il est fait mention de Pythagore comme inventeur du système et d'Alexandre le Grand comme utilisateur célèbre). Ensuite viennent les questions de la datation et des deux éditions. D'une part, l'*ecdosis prior* nous est parvenue très endommagée mais plus conforme, dans sa phraséologie, aux papyri trouvés. D'autre part, l'*ecdosis altera*, plus complète, offre une bien meilleure idée de la structure du système, bien que cette édition ait subi davantage de modifications. Celles-ci sont survenues notamment lorsque l'Église en a fait un document chrétien. Par la suite, on aborde les différentes stratégies pour rendre le système mystérieux aux yeux de toute personne qui n'avait pas accès aux instructions. C'est le cas des fausses réponses (mathématiquement inatteignables) qui y ont été ajoutées ; s'y ajoute le fait que les 103 décades de réponses on été mélangées (d'où la présence d'une table de concordance). Ces éléments suggèrent la quasi-nécessité d'un spécialiste de la mantique comme intermédiaire pour utiliser le système. L'analyse se poursuit selon une perspective linguistique qui couvre la formulation des questions ainsi que les stratégies rhétoriques employées pour faire varier les réponses à une même question. Ces stratégies consistent soit à ajouter une variante temporelle à la réponse, soit à y joindre une deuxième partie se voulant exhortative, paradoxale ou tout simplement une contre-question. Le chapitre se termine par une analyse des thèmes abordés dans les questions et l'A. y propose un cadre de classification thématique qui sera repris dans les chapitres suivants à des fins comparatives. Ce cadre de classification, avec ses quinze catégories de thèmes, est très similaire à d'autres études portant sur des pratiques divinatoires dans les mondes grec, égyptien et, plus tard, chrétien. La difficulté dans l'élaboration de telles catégories réside dans la capacité de satisfaire des questions génériques (comme le succès) et d'autres spécifiques (comme l'occupation professionnelle), tout en préservant la nature mutuellement exclusive de chaque catégorie. L'A. s'en tire, somme toute, bien mieux que les autres études du genre, mais force est d'admettre que certaines questions pourraient très bien appartenir à plus d'une catégorie : rien n'est jamais parfait, et l'effort est honorable. Les thèmes dominants qui ressortent de l'analyse de l'A. sont les suivants : possessions/héritage, amour/mariage, politique/offices, relations d'affaires. L'A. conclut que le client type des *sortes Astrampsychi* est un homme marié, souvent parti en voyage, qui détient une magistrature et donc appartient à l'élite sociale du système romain. — Le troisième chapitre est consacré à la comparaison entre les *sortes Astrampsychi* et les *sortes Sangallenses*, un système très similaire qui est daté approximativement du VI^e siècle ap. J.-C. Nous en avons retrouvé 525 réponses en latin (soit 30% du système) groupées dans 54 dodécades. Outre la structure, le principe et les thèmes qui sont très similaires, la stratégie rhétorique apparente indéniablement les deux systèmes. Les quelques différences thématiques poussent l'A. à conclure que la clientèle type se situe dans une classe moins privilégiée, sans doute des entrepreneurs locaux, des commerçants, des gens à la base de la société agricole et des fonctionnaires subalternes. — Alors que le quatrième chapitre dresse un tour d'horizon de tous les *sortes* qui se sont succédé et bien souvent confondus dans le monde chrétien (*sortes Sanctorum, Biblicae, Patriarchum et Apostolorum*), le cinquième chapitre donne un aperçu des *sortes* à travers le temps, à travers le monde et à travers différentes cultures. Dès la préface, l'A. manifestait son intention de comparer les *sortes Astrampsychi* avec la pratique divinatoire des billets couplés qui avait cours en Égypte à la même époque ; cette comparaison fait l'objet du sixième chapitre. La consultation par billets couplés

consistait à soumettre au dieu deux versions antithétiques d'une même proposition, le prêtre rendait alors une des deux versions au consultant (celle privilégiée par le dieu) qu'il obtenait par une forme quelconque de tirage au sort. À l'origine sur tablettes démotiques (de -600 à 100), cette pratique semble s'être exercée exclusivement en grec durant la période romaine. Après examen thématique, l'A. conclut que, même si les deux systèmes ont cohabité en Égypte, ils ne sont aucunement entrés en compétition puisque chacun avait ses propres thèmes de prédilection. — Le septième et dernier chapitre fait un survol des mesures de prohibition dont les oracles ont fait l'objet à partir du III^e siècle de notre ère dans l'empire romain. Le livre se termine par une bibliographie très complète ainsi qu'un index de recherche et de sources anciennes. En bref, ce livre, et plus particulièrement son deuxième chapitre, est un incontournable pour toute personne s'intéressant aux *sortes Astrampsychi*. La variété des analyses qui y sont présentes et la rigueur méthodologique de l'A. en font un solide ouvrage de référence, qui appelle encore nombre d'études particulières.

Nancy DUVAL.

Gunther MARTIN, *Divine Talk. Religious Argumentation in Demosthenes* (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2009, 16 x 24, IX + 345 p., rel. £ 60, ISBN 978-0-19-956022-6.

Nous possédons une masse d'informations sur la religion grecque ancienne, nous disposons de beaucoup de données concrètes (fêtes, rites, sacrifices, ...) mais l'importance réelle que revêtait la religion pour le peuple nous échappe, constate G. Martin. — Bien qu'une position moyenne gagne du terrain, deux positions extrêmes subsistent encore : certains croient, à la suite de Thalès (vers 700 av. J.-C.), que tout était plein de dieux dans l'ancienne Athènes et que la religion imprégnait tous les secteurs de la vie ; à l'opposé, un autre groupe estime que les Athéniens étaient des gens raisonnables et capables de prendre des décisions basées sur des arguments rationnels ; à part quelques superstitions, les Athéniens prenaient le monde et les événements tels qu'ils les voyaient et ne rejetaient pas sur les dieux la responsabilité de leurs actes. — Ce livre ne prend parti pour aucun des deux camps et apporte des éléments pour les deux opinions. Il tente d'établir en détail ce va-et-vient entre la religion et la raison et de comprendre pourquoi on a défendu tantôt l'une et tantôt l'autre opinion. Ne pouvant tout étudier, G. Martin se limite aux textes écrits, et plus particulièrement aux textes oratoires, dans lesquels les Athéniens discutaient leurs points de vue en public. C'est pourquoi la photo de la couverture montre les restes de l'Agora et du Βῆμα d'où les orateurs parlaient à la foule. — Plusieurs facteurs concourent à l'importance de ces discours devant l'assemblée des citoyens d'Athènes, car on y discutait de presque tous les sujets, depuis la politique et les crimes importants jusqu'aux conduites (pour savoir lesquelles étaient bonnes et acceptables). Les lois athéniennes, en effet, n'expliquaient pas en quoi consistait un délit, mais quels étaient les délits, avec leurs conséquences et leurs châtements. Ainsi, dans chaque procès, il revenait aux juges de déterminer dans quelle catégorie de délits tombait le cas discuté. En outre, les arguments utilisés par les avocats pour convaincre les juges et les jurys dépendaient d'eux seuls et n'étaient pas limités aux aspects légaux de la cause, mais allaient de la vie privée des gens et de leurs conflits antérieurs jusqu'aux principes généraux de la coexistence humaine. Finalement, chaque juge décidait des arguments qu'il acceptait de préférence à d'autres, et c'était sans appel. Enfin, le verdict ou la décision de l'assemblée faisait du jugement une expression légitime de la volonté du peuple, c.-à.-d. des citoyens mâles libres (ou du moins de la majorité d'entre eux), ce qui ne représentait qu'une petite portion de la population totale. — L'assemblée des citoyens et les tribunaux peuvent donc être considérés comme des lieux de débat et d'affirmation des valeurs communes servant de références pour les attitudes et les croyances populaires. — Depuis cinquante ans, les études sur les orateurs ont été utilisées comme sources de renseignements pour tenter de découvrir la pensée réelle des Athéniens. On cherchait à en extraire « les croyances populaires »

sur la religion, les femmes, les questions morales. C'est surtout Meuss qui, depuis 1889, avait insisté sur la différence existant entre les discours publics et les sources littéraires, les premiers reflétant la religion populaire et les secondes les idées religieuses de penseurs individuels (philosophes, dramaturges, etc.) — En 1954, King s'intéressa moins au contenu de la religion qu'à la manière dont les orateurs l'utilisaient, à savoir comme des évidences ou des rappels de précédents, ou encore comme une catégorie indéterminée. Le choix des orateurs dépendait de ce qui convenait à leur tactique pour chaque cas individuel ; mais King estompe trop les motifs qui pouvaient justifier l'emploi de la religion : le contexte ou la personnalité de l'orateur. En 1996, Montgomery montra que la religion pouvait être utilisée pour louer ou vilipender l'adversaire. — Pour sa part, G. Martin veut étudier le contexte et les différences, c.-à.-d. quand et pourquoi les orateurs utilisent des arguments religieux. Sa réponse est : parce que cela sert leur propos et leur fournit des arguments de qualité différente, qu'on ne trouve pas ailleurs. Toutefois ils doivent se conformer à ce qui est acceptable pour le contenu, la forme et la manière de les présenter. Pour des raisons pratiques, G. Martin va se limiter le plus souvent à un seul orateur, Démosthène, sans pourtant oublier les autres. — Dans la première partie de ce volume, il étudie les plus longs discours de Démosthène, dans des affaires concernant le domaine public. Ce sont à la fois les discours athéniens les plus complexes (parmi ceux qui nous restent) et la plus riche source d'arguments religieux. Il est possible d'y chercher soigneusement quel but poursuit ici l'argument religieux et son rôle dans l'ensemble du discours. Enfin, et surtout, nous trouvons une situation exceptionnelle, celle de posséder, dans deux cas, les discours de son adversaire, Eschine, sur les mêmes sujets : ceci permet d'examiner de plus près la valeur des arguments religieux que ce dernier opposait à Démosthène. — Par ailleurs, l'œuvre oratoire de Démosthène est la seule qui contienne, outre des discours publics, des discours pour la défense de causes privées. Ici, les références religieuses sont rares et utilisées pour influencer l'auditoire et l'amener à voter pour la cause défendue par l'orateur. G. Martin met en garde contre plusieurs pièges, le plus important étant de croire que les Grecs avaient le concept de « religion » ; ceci est faux, dit-il, car pour eux il n'existait qu'une religion — la leur — et le « divin » concernait tout ce qui est en relation avec les dieux. De même, ils ne possédaient pas de mot pour « profane », c.-à.-d. un domaine où les dieux n'auraient rien à voir. Par contre, ils disposaient des deux mots ἱερός (« sacré ») et ὁσιος (« religieux au sens large »), tous deux en relation avec le divin ; les grecs faisaient par là une distinction conceptuelle entre un domaine où les dieux étaient les maîtres absolus (ἱερόν) et un autre où les hommes pouvaient agir librement, sans demander la permission des dieux ou sans devoir leur rendre des comptes. Ceci oblige à nuancer le sens de ce qui est « religieux » et l'importance plus ou moins grande de l'impression que le mot pouvait faire sur les juges et sur le jury. — Si une idée ou un fait religieux est isolé, il est considéré par G. Martin comme peu important, mais, s'il fait partie d'un bouquet de références religieuses, il faut alors voir quel est le but de cette accumulation ; cependant, comme pour tous les mots importants, les mots religieux peuvent perdre de leur force au cours du temps. Il importe donc de s'assurer de leur valeur à telle époque. Dans un contexte comique, un mot religieux peut prendre un sens méprisant ; de même, le mot « impur » peut marquer simplement le dégoût. Si un mot est régulièrement utilisé dans un contexte religieux, il est considéré comme ayant une valeur religieuse pour l'assemblée. Par contre, un mot « neutre », c.-à.-d. ayant perdu son sens religieux, peut le retrouver si l'orateur insiste spécialement sur son sens religieux. — En ce qui concerne les discours privés, nous ne sommes pas assurés de celui ou de ceux qui les ont écrits, car le recours à des écrivains publics était fréquent. La question se pose pour un discours de Démosthène, « Contre Timocrate », dont une partie semble étrangère au grand orateur. Un problème plus important se pose : le rapport entre le texte dont nous disposons et les discours réellement prononcés. Même s'il a été réellement prononcé, un discours peut avoir été retouché après coup. Démosthène lui-même, si soucieux de bien se préparer, a parfois été obligé d'improviser. Les brouillons de discours livrent tout de même l'essentiel de la pensée des orateurs. — Au IV^e s. av. J.-C., dans un

procès politique, un grand discours sans référence religieuse était impensable, mais il faut distinguer selon que son emploi était occasionnel ou délibéré. Il existait de grandes différences à cet égard entre les grands orateurs. Lycurque, connu pour sa piété, ne devait guère insister pour valoriser son utilisation du religieux, alors qu'Eschine, partisan des Macédoniens, devait insister sur sa crédibilité religieuse. En parlant des dieux et de leurs rôles dans les affaires humaines, tous les orateurs admettaient des limites tacites. On évitait de dire que les dieux auraient pu abandonner Athènes, mais on mettait en garde contre l'impiété – et ses conséquences religieuses – si l'on prenait telle ou telle décision. — Dans ses propres discours, Démosthène n'abusait pas des arguments religieux. Il était rare qu'on fit intervenir personnellement telle divinité. Il était admis qu'Athènes était bénie des dieux, sauf après la lourde défaite de Chéronée en 338, où Philippe, roi de Macédoine vainquit les forces réunies d'Athènes et de Thèbes. Mais on voit Démosthène faire état de certaines prédictions quasi officielles, obtenues soit à Dodone, soit à Delphes. De même, certaines maximes étaient admises par tous et indiscutées. Le grand orateur évite de présenter ses adversaires comme impies, sauf lorsqu'il doit se défendre lui-même contre une accusation d'impiété. La religion jouait un rôle dans la sphère politique et quiconque compromettait le domaine religieux affectait aussi la sphère politique et sociale. Chaque orateur avait sa manière de parler de la religion. On voit que, contre le roi Philippe, Démosthène avait recours à l'aide divine pour secouer ses auditeurs inconscients de l'imminence du danger. — L'utilisation d'arguments religieux dépendait du contexte dans lequel il en était fait usage et on ne pouvait pas le faire indifféremment, car c'était un élément sérieux à bien exploiter. Démosthène réservait généralement la partie religieuse de son argumentation pour la fin de ses discours. Mais il n'y avait pas de règle fixe. Chaque orateur avait sa façon de voir les choses. — Ce livre essaie continuellement de trouver un équilibre entre des dangers opposés. Si tout n'est pas complet, dit G. Martin, d'autres chercheurs pourront continuer et améliorer ce travail qui restera utile comme base de départ. — C'est la conclusion modeste de cette recherche fouillée, qui fait honneur à son auteur. — B. CLAROT, s.j.

Roberta RIZZO, *Papa Gregorio Magno e la nobiltà in Sicilia* (Biblioteca dell'Officina di studi medievali, 8), Palermo, Officina di studi medievali, 2008, 17 x 24, 378 p., br., ISBN 978-88-88615-85-1.

Roberta Rizzo est spécialiste des recherches historiques sur la Sicile antique à l'Université de Palerme, où elle a précédemment enseigné l'histoire romaine, l'histoire chrétienne et l'histoire des religions. — À l'époque de Grégoire le Grand (540-604), l'Italie était dominée par les Lombards (au Nord) et par Byzance, qui avait fixé la capitale de l'Italie à Ravenne, au Sud du Pô. Rome avait perdu de son importance, mais gardait une autorité morale. Appartenant à une famille sénatoriale, Grégoire I^{er} avait été préfet de Rome en 573. Un peu plus tard, il quitta le monde laïc pour devenir moine et prêtre. Il vendit son héritage et devint le bras droit du pape Pélage II. Élu pape malgré lui en 590, il s'occupa surtout de la réforme de la liturgie. On lui attribua à tort la paternité du chant appelé « grégorien », apparu vers 700. — Ce Pape éminent fut la figure centrale en Occident dans la difficile phase de transition entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge. Pourquoi étudier spécialement les rapports entre Grégoire et la noblesse sicilienne ? D'abord, parce que la Sicile occupait une position stratégique centrale pour Byzance dans sa lutte contre les Lombards ; ensuite, parce qu'elle était riche et avait accueilli pas mal de familles sénatoriales, qui avaient quitté Rome et l'Italie à cause des incursions lombardes à partir de 570 ; enfin, et surtout, parce que nous conservons une source importante de données fournies par deux cents lettres que Grégoire adressa à des notables siciliens. Elles constituent un témoignage fiable dans une série de domaines touchant la vie civile et la vie religieuse — L'A. s'appuie sur l'édition critique de ces lettres en deux volumes donnée par P. Ewald et L. M. Hartmann à Munich en 1878 et revue en 1891-1899. Elle tient compte aussi de la dernière édition de Norberg à Turnhout en 1982 ;

quelques discordances entre les éditeurs ont nécessité une table de concordance entre les deux éditions. — Les lettres de Grégoire permettent de mieux saisir les dynamismes de l'époque de crise profonde qui marqua la fin du VI^e s. et la transition entre l'Antiquité et le Moyen Âge, car les traditions romaines étaient sérieusement menacées par les invasions barbares et les différentes prises de Rome suivies de pillages qui amenèrent la fin de l'Empire de Rome en 476. Les traditions romaines étaient bel et bien en train de disparaître. — Étudier la noblesse sicilienne de cette époque (590-604), c'est aborder les problèmes sociaux, culturels, économiques et institutionnels de la Sicile d'alors, ainsi que les rapports entre les classes et l'affirmation de l'Église comme nouvelle force politique et sociale. En effet, ces lettres du pape sont adressées à toute une série de personnages importants (religieux, civils et politiques) et éclairent la situation de l'île en pleine évolution. — L'A. divise son exposé en sept chapitres, suivis de la liste des personnages intervenant dans les lettres. Elle étudie la situation économique et sociale de cette noblesse dont les terres faisaient toute la richesse ; elle a même pu préciser les contrats de location des terres, les techniques de production, les conditions de travail et de vente des produits de la terre. De même, R. Rizzo a établi la forme de participation des nobles au gouvernement des communes et des provinces, ainsi que le rôle de l'Église dans la vie publique et dans ses relations avec le pouvoir civil. Dans une société fortement hiérarchisée, l'A. examine les multiples formes du pouvoir de la noblesse dans les domaines privés, ruraux, judiciaires et religieux, en continuité avec ceux de l'Antiquité tardive. Enfin, elle évalue les rapports du pape avec la noblesse sicilienne à la lumière de sa politique religieuse, qui prolongeait l'idéologie sénatoriale des IV^e-V^e siècles. — Cette correspondance enrichit notablement nos connaissances sur l'histoire sociale, politique et économique de la Sicile durant le pontificat de Grégoire I^{er}, de même que sur les rapports étroits entre pouvoirs politiques et pouvoirs religieux. — Dans un contexte historique pré-féodal, seule la propriété terrienne permettait une supériorité sociale et politique, type de noblesse qui concurrençait la noblesse sénatoriale ayant dominé jusque-là et gardant des rapports avec la cour impériale de Constantinople. Le pape lui aussi favorisait la noblesse sénatoriale, dont il était issu, mais pour contrebalancer l'influence impériale. Or un statut social élevé exigeait un style de vie en rapport avec lui et des revenus importants, provenant des terres, du commerce et de la location des terres. Aux époques de disette, la Sicile devenait le grenier de Rome, de l'Italie et parfois même de Constantinople. C'est pourquoi la Sicile faisait partie du domaine privé de l'empereur et était administrée par un préteur, assisté d'un chef militaire. — Cette situation amena la Sicile à rationaliser son agriculture, pour obtenir de meilleurs rendements. La richesse terrienne devint un élément essentiel de la nouvelle noblesse, tandis que la préture et les grandes charges publiques demeuraient la propriété de l'aristocratie sénatoriale. L'Église joua un rôle important dans le pouvoir politique et fournit à la noblesse terrienne l'occasion d'arriver à des charges politiques à travers les charges ecclésiastiques et surtout l'épiscopat. Malheureusement, ce mélange des charges ecclésiastiques et politiques entraîna des actes de simonie (c'est-à-dire d'achat des hautes charges ecclésiastiques), faussa la mission pastorale de l'Église et obligea le pape à intervenir et à réprimander la conduite de ces évêques simoniaques dépourvus de vraie vocation religieuse et ignorant tout de leurs obligations ecclésiastiques. — En outre, les pouvoirs locaux ou ecclésiastiques allaient de pair avec un contrôle des cours de justice et la protections des clients de la noblesse. À côté d'évêques généreux et soucieux du bien public, on en trouvait qui n'étaient attachés qu'à leurs propres intérêts et à ceux de leurs amis, avec ce qui s'ensuit de corruption, menaces, intimidations, favoritisme, etc. — Le pape se dépensa pour tenter de redresser les situations malsaines et favoriser l'apostolat chrétien. Il lutta contre les restes de paganisme, protégea les pauvres et les opprimés, consolida les situations menacées par les changements fréquents à cette époque de transition. Il insistait pour que les nobles l'assistassent dans son action politique et pastorale ; il pressait de renforcer leur action caritative, mais il n'hésitait pas à les corriger s'ils faisaient fausse route. — Par ailleurs, il ne tardait jamais à répondre aux nobles qui le priaient d'intervenir dans leurs problèmes. Son action ne se limitait pas aux seules relations humaines, mais

tendait aussi à sauvegarder l'ordre social, dans une société en train de s'écrouler. Il s'est spécialement intéressé à la Sicile parce qu'elle jouissait encore d'une situation solide et privilégiée parmi tant de régions en train de se désagréger. — Roberta Rizzi étudie avec critique et finesse une source historique trop négligée jusqu'ici.

B. CLAROT, s.j.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

LUCIO CECCARELLI, *Contributi per la storia dell'esametro latino* (Studi e Testi TardoAntichi, 8), Roma, Herder, 2008, 17 x 24, 238 + 110 p. en 2 vol., br. EUR 50, ISBN 978-88-89670-36-1.

Le but de l'A. est de montrer la souplesse de l'hexamètre (seul, non dans le distique élégiaque), depuis Ennius, qui l'adapte au latin, et après Ovide (*contra* Duckworth [1964 et s.]). Il divise son corpus en deux périodes : (1) jusqu'à Juvénal ; (2) l'époque tardive, jusqu'à Venance Fortunat. La scansion de plus de 140 000 vers fut manuelle et non automatique, car, informatisée, à cause des variantes notamment, elle doit être vérifiée (p. 21 et notes). Pour chacune des deux périodes, il traite successivement quatre aspects. (1) L'alternance des dactyles et des spondées : les tableaux sont commentés, avec recours au coefficient de corrélation Yule (Q, p. 33) ; l'indice de répétition des schémas (p. 80 et nombreux tableaux) présente un intérêt stylistique certain. (2) Clausules (deux derniers pieds) : quatre types d'après la métrique verbale (p. 87). *Condere gentem* l'emporte durant les deux périodes, *gente tot annos* a des proportions très variables en période 1 et *conde sepulcro* est plus fréquent chez certains auteurs de la période 2. Il faut ajouter les clausules non canoniques, ramenées ici à douze variétés (p. 92, n. 110). (3) Les coupes sont examinées du seul point de vue rythmique, en relation avec le type de pied et non avec la syntaxe. (4) Les synalèphes, sans distinction basée sur la quantité des syllabes, le type de voyelle ou de mot, la place dans le vers. Période 1 : 33,32 %, avec de grands écarts. *Laus Pisonis* 0,77 % et *Énéide* 53,31 %. Période 2 : 17,89 %. Écarts aussi : Priscien, *Anast.* 3,85 % et Paulin de Pella 49,68 %. Dans les conclusions partielles et la conclusion générale, l'A. distingue et caractérise plusieurs étapes dans l'évolution de l'hexamètre ; il regroupe ou oppose entre eux les poètes. Il s'agit de tendances générales et de résultats quantitatifs, qui ne pourront prendre tout leur intérêt que servant de perspective à des extraits (il n'y a aucune citation) et combinés à d'autres approches (relation entre syntaxe et mètre, entre ictus et accent...). — B. STENUIT.

MARIA NOUSSIA FANTUZZI, *Solon the Athenian, the Poetic Fragments* (Mnemosyne, Supplements, 326), Leiden - Boston, Brill, 2010, 17 x 24,5, XIV + 579 p., rel. EUR 162, ISBN 978-90-04-17478-8.

C'est une véritable somme (près de 600 pages) que nous livre Madame Maria Noussia Fantuzzi sur les fragments des poésies de Solon. Le volume s'ouvre par une partie introductive assez fouillée qui tente de faire le point sur les différents aspects de la *persona* complexe qu'est devenue, au fil des millénaires, celle du législateur athénien. Forte d'une bibliographie de quelque quarante pages, l'A. passe ainsi en revue les grandes questions relatives à la vie de Solon (chap. 1), à son rôle de sage (chap. 2) et à son œuvre législative (chap. 3). Dans la plupart des cas, l'A. s'en tient néanmoins à un exposé des différentes théories et voies explicatives proposées, en se gardant généralement de trancher le débat. À cet égard, le chap. 4, relatif à la transmission des poèmes et leurs rapports avec ceux de Théognis, apparaît comme une œuvre beaucoup plus personnelle. L'A. y prend position, en effet, contre A. P. M. H. Lardinois et E. Stehle (dans J. H. Blok et A. P. M. H. Lardinois, *Solon of Athens: New Historical and Philological Approaches*, Leiden, 2006) qui avaient

tous deux mis en doute le fait que Solon fût réellement l'auteur des différents fragments transmis sous son nom. L'A. postule notamment (p. 53) une mise par écrit assez précoce des poèmes archaïques, dont des copies auraient été conservées au sein des γένη des différents poètes, et qui auraient servi de base aux recueils de l'époque hellénistique. Cette hypothèse – que l'on peut, à vrai dire, difficilement étayer – ne rend toutefois pas compte du manque indéniable d'unité et de cohérence dans les propos qu'expriment les différents poèmes dits « soloniens », ni d'ailleurs du fait, comme le faisait judicieusement remarquer E. Stehle (*op. cit.*), que l'on n'ait étrangement aucun écho des poèmes « politiques » de Solon avant le IV^e s., une époque où il est clairement devenu une référence dans les débats relatifs aux régimes athéniens et où son opinion présumée pèse donc d'un poids tout à fait considérable. — Le cœur du présent ouvrage est constitué du commentaire aux quelque quarante fragments attribués, par la tradition, à Solon. Il faut signaler que l'A. ne s'est pas livrée à un travail d'édition, mais reprend, avec parfois quelques corrections ou modifications, le texte établi par B. GENTILI et C. PRATO, *Poetae elegiaci*, I-II, 2^e éd. Leipzig, 1988-2002. Les commentaires sont ceux d'une excellente philologue, extrêmement fouillée (celui qui concerne l'*Élégie aux Muses* fait près de quatre-vingts pages), souvent au mot à mot, particulièrement attentifs aux métaphores et autres figures de style (qui font d'ailleurs l'objet d'un chapitre spécifique [5] de la partie introductive), nourris des dernières avancées de la recherche en matière d'exégèse textuelle et d'intertextualité. Ce travail minutieux devrait permettre de préciser plusieurs concepts-clés de la poésie solonienne, notamment ceux d'ὑβρις, de κόρος, d'ἄλβος ou de δίκη. À ces différents égards, le livre de Madame Fantuzzi devrait désormais s'imposer comme la nouvelle référence. — Néanmoins, le lecteur attentif et intéressé que nous avons été demeure quelque peu sur sa faim en refermant l'ouvrage. Les commentaires sont à ce point détaillés qu'ils amènent inévitablement à perdre de vue une vision d'ensemble de l'œuvre. Aussi aurions-nous souhaité voir Madame Fantuzzi, en tant que l'un des plus éminents spécialistes de la question, proposer une vision synthétique de la pensée « solonienne », en s'attachant à en retracer l'évolution (puisqu'elle considère que les différents poèmes sont bien de Solon), ce qui lui aurait notamment permis de revenir sur la question tant débattue de la chronologie relative des différents fragments. — Chr. FLAMENT.

David FEARN (éd.), *Aegina: Contexts for Choral Lyric Poetry. Myth, History and Identity in the Fifth Century BC*, Oxford, University Press, 2011, 14.5 x 22.5, XVI + 511 p., rel. £ 85, ISBN 978-0-19-954651-0.

Le rôle que Pindare et Bacchylide attribuent aux victoires des Éginètes, autant que celui reconnu à Égine par Hérodote et Thucydide, montre le statut éminent dont jouit l'île sur l'échiquier des cités grecques classiques dans tous les domaines, politique, économique, commercial, religieux, culturel et artistique, jusqu'ici étudiés tantôt séparément, tantôt dans une perspective historique traditionnelle (grâce notamment aux ouvrages de T. Figueira). Le volume collectif édité par D. Fearn et issu d'un séminaire organisé en 2006 au *Centre for the Study of Greek and Roman Antiquity* (Corpus Christi College, Oxford) s'inscrit dans la lignée des travaux récents qui tentent de mettre en valeur la dimension de véritable phénomène culturel qu'acquière tous les genres de la poésie lyrique chorale, dimension attribuable moins à leur valeur littéraire qu'aux liens étroits qu'ils entretiennent avec les contextes de leur production, exécution et réception subséquente : contextes et enjeux politiques, sociaux, religieux, en plus de ceux, fort ritualisés, reliés aux compétitions qui servent de cadre à leur représentation et pour lesquelles ils sont par ailleurs composés. Les onze contributions réunies dans ce volume se proposent d'éclairer la nature de la culture et de la société d'Égine du V^e s. à la lumière de la poésie lyrique chorale éginète et d'autres sources complémentaires *which might have a bearing on the poetry, and which the poetry might itself have influenced* (p. 4), envisagées comme formes d'expression culturelle et toutes passées au crible pour mieux cerner leurs significations et pour en faire

ressortir les connexions avec les contextes particuliers reliés à la production-exécution-réception qu'elles permettent ainsi de mieux saisir. — L'approche n'est pas simplement pluri- et inter-disciplinaire, elle conjugue tradition et contextualisation dans une démarche très intéressante. Les multiples mises en contexte (ce qui écarte tout risque d'une perspective d'uniformité culturelle) de la tradition et de la pratique poétiques et culturelles développées au V^e s., sous diverses formes, à Égine et autour d'elle, donnent matière à une remarquable étude de cas, résolument historique, qui permet cependant de dépasser les limites de l'analyse circonscrite d'une tradition locale : elles invitent, d'une part, à réfléchir sur *the nature of Greekness in the classical period, emphasizing local diversity as a key, highly productive theme* et, d'autre part, *to challenge disciplinary disconnectedness* (p. 4-5). C'est un double défi de taille et l'on ne peut que se réjouir de la multiplicité d'approches qui contribuent à le relever grâce, en outre, à une orchestration soignée et à une mise en perspective de l'ensemble de la part de l'éditeur qui offre dans sa substantielle introduction un excellent outil de cadrage théorique et problématique. — La première partie de l'ouvrage se concentre sur les contextes reliés à la fabrication des mythes héroïques : les enjeux ethniques, le réseau des relations inter-étatiques, les cultes et le commerce. G. Nagy (« Asopos and his Multiple Daughters: Traces of Preclassical Epic in the Aeginetan Odes of Pindar ») procède à un inventaire détaillé des thèmes et motifs mythiques associés aux figures d'Égine et des Éacides. Suivant le parcours de G. Nagy, on découvre d'étonnantes continuités tout au long de la tradition épique « pré-classique » (terme qui renvoie à ses travaux sur *Homer the Classic* et *Homer the Preclassic*). Pindare puise dans ce fond pour célébrer le passé mythique de l'île et les figures tutélaires dont les Éginètes se réclament constamment, en tant qu'ancêtres mythiques, fondateurs, témoins et garants de leur identité. Si ses références à Égine, à Éaque et aux illustres Éacides Télamon, Pélée et Achille reprennent bon nombre d'éléments notamment du *Catalogue des femmes* qui, ainsi que le montre Nagy, est empreint d'une idéologie qui remonte à l'Athènes des Pisistratides, c'est en vertu d'une réminiscence nostalgique de cette époque d'entente cordiale entre Égine et Athènes que Pindare veut raviver. — Les mythes façonnés au sein de la tradition et de la pratique poétiques passent dans l'art. J. Watson (« Rethinking the Sanctuary of Aphaia ») le montre bien, à partir de l'analyse des circonstances qui ont présidé à la reconstruction du sanctuaire d'Aphaïa après l'incendie des environs de 500 av. J.-C. ; celle-ci, au-delà des facteurs culturels et socio-économiques analysés de façon convaincante, serait due à l'intention d'Égine de concurrencer « culturellement » Athènes, engagée à son tour, dès la dernière décade du VI^e s., dans la construction du Vieux Temple d'Athéna Polias sur l'Acropole. Cette « émulation compétitive » (selon l'expression de C. Renfrew) entre Égine et Athènes, reportée même au temps mythique de la guerre de Troie par la revendication, des deux côtés, d'un rôle clé dans ce conflit, apparaît notamment dans la contestation, d'un côté comme de l'autre, du monopole sur (respectivement) les Éacides et Athéna, ce qui ressemble plutôt à un *cult war*, selon J. Watson. — L'étude de I. Rutherford remet en question le mystérieux Πυθίου Θεάριον auquel, selon la III^e *Néméenne* (v. 67-70), Aristokleidès d'Égine rendrait la gloire de sa victoire, ce qui implique, selon les commentateurs, que l'épinicie aurait été composée pour être chantée dans ce Θεάριον, identifié à l'annexe érigée au nord du temple d'Apollon dressé sur la colline de Kolona et siège d'une institution religieuse (σέμνόν associé à Apollon, selon Pindare) ou politique (ou les deux à la fois). C'est par le biais d'un riche examen des sources conservées (scholies pindariques, lois sacrées, d'autres sources épigraphiques et données de fouilles) que l'auteur tente de rétablir la fonction assignée à ce bâtiment dans l'infrastructure institutionnelle de la θεωρία et le rôle joué par l'administration autant dans le contexte politique et religieux de l'Égine du V^e s. que dans le réseau inter-régional et inter-étatique des θεωροί. — B. Kowalzig (« Musical Merchandise 'on every vessel': Religion and Trade on Aegina ») va bien plus loin dans l'analyse de la portée de la poésie lyrique chorale en tant que phénomène culturel de la vie de l'Égine classique. L'auteure se sert de l'assimilation entre chant et navire, figure spécifique de l'imagerie « maritime » pindarique, pour mettre en lumière des associations

saisissantes entre fabrique de mythes et économie locale. Si le discours poétique qualifie couramment les Éginètes de « braves marins », ce ne serait pas simplement à cause de la nature insulaire de leur cité, mais grâce au commerce que ce pivot du Golfe Saronique pratiquait depuis des temps immémoriaux – corollaire, en effet, du don hérité d'Éaque –, et qui explique également les louanges adressées à leur « hospitalité » traditionnelle, car « *xenia provides a key to the island's broader ideology of connectivity* » (p. 147). C'est sur ces discours poétiques qui puisent dans la tradition locale et renouent avec le passé mythique, notamment avec la figure d'Éaque, joints à ce que B. Kowalzig désigne par la formule *myths and rituals of connectivity of Aegina*, que s'appuie l'élite éginète du V^e s. pour se forger, à l'aide des qualificatifs poétiques devenus des clichés culturels, une représentation collective et publique qui permet de consolider l'identité culturelle locale et de renforcer la position de centre régional et cosmopolite de l'île dans le bassin égéo-méditerranéen.

— Les rapports entre poésie, *performance* et politique se trouvent au cœur de la deuxième partie de ce volume. D. Fearn (« Aeginetan Epicinian Culture: Naming, Ritual, and Politics ») propose de suivre les relations qu'entretiennent les épinicies avec d'autres espèces de la poésie chorale éginète, ensuite avec les cultes épichoriques et panhelléniques, analyse qui débouche sur le traitement détaillé des conséquences culturelles et ramifications socio-politiques de telles connexions. A. Morrison (« Aeginetan Odes, Reperformance, and Pindaric Intertextuality ») relance le débat récent qui tente de démontrer que, loin d'être composées pour une seule et unique performance, les épinicies éginètes de Pindare et de Bacchylide furent représentées à plusieurs occasions, dans des contextes et devant des auditoires différents dans le temps aussi bien que dans l'espace. L'intérêt d'A. Morrison va notamment vers l'auditoire, plus précisément vers les auditoires qui assistaient vraisemblablement autant « à la première » qu'aux *performances* subséquentes d'une même ode. En posant la possibilité de ce type d'auditoires, A. Morrison procède à une lecture intertextuelle des quatre épinicies éginètes dédiées par Pindare et Bacchylide aux fils de Lampon et souligne les références croisées entre la V^e *Néméenne* et l'*Ode* 13 de Bacchylide, toutes deux célébrant la victoire de Pythéas et ayant leur « première » à cette même occasion. Quand ces odes sont replacées dans leur contexte d'origine, la lecture intertextuelle révèle qu'autant les ressemblances que les différences spécifiques peuvent s'expliquer en vertu des circonstances reliées étroitement au processus de leur composition. Là où le public contemporain des deux poètes pouvait distinguer (grâce précisément aux *reperformances*) des échos d'un poète à l'autre, d'une ode à l'autre, nous qualifions les ressemblances de « matériel conventionnel ». La lecture d'A. Morrison nous permet de mieux mesurer les vertus de la contextualisation résolument historique : elle permet l'accès à un système plus large de significations propres au contexte d'origine et, par voie de conséquence, nous encourage à nous méfier d'autant plus des surinterprétations de toute sorte, hors-contexte et anachroniques. — La troisième partie du volume reprend le thème de la manipulation idéologique du réseau des mythes développés autour des Éacides – source assurée de capital symbolique pour l'Égine classique – dans la poésie et dans l'art. L. Athanassaki (« Giving Wings to the Aeginetan Sculptures: The Panhellenic Aspirations of Pindar's *Eighth Olympian* ») procède à l'analyse comparative de deux versions du mythe de la prophétie d'Apollon concernant le sac de Troie : la version athénienne, racontée par Hérodote, et la version éginète, telle qu'elle est présentée à la fois par la VIII^e *Olympique* et les sculptures pédimentales du temple d'Aphaïa, dont le but est de miner par tous les moyens la propagande athénienne. En considérant la coïncidence parfaite entre le destinataire des louanges dans l'ouverture de l'épinicie de Pindare et le contexte de la performance en vue duquel elle a été commandée et composée, en l'occurrence les Jeux d'Olympie, L. Athanassaki conclut sur les aspirations sans équivoque de l'Égine classique : se faire valoir sur un plan supra-régional, panhellénique. H. Indergaard (« Thebes, Aegina, and the Temple of Aphaia: A Reading of Pindar's *Isthmian* 6 ») quant à lui, part des parallélismes frappants qu'il observe entre les manières dont sont représentés les Éacides et Héraclès sur les pédiments du temple d'Aphaïa et le portrait de la famille de Lampon que brosse Pindare dans sa VI^e

Isthmique et remarque que le poète célèbre l'iconographie du sanctuaire principal d'Égine tout en attribuant ses significations à Lampon et à son clan. Le VI^e *Péan* pindarique, servant grandement les intérêts éginètes, ne saurait être négligé. G. Hedreen (« The Trojan War, Theoxenia, and Aegina in Pindar's *Paeon* 6 and the Aphaia Sections ») explore les connexions entre l'image des exploits des Éacides en tant que protagonistes du sac de Troie qu'offrent les sculptures pédiméntales du temple d'Aphaïa et les liens entre Égine et son fondateur Éaque, Apollon constructeur des murailles de Troie, la guerre de Troie en tant qu'événement panhellénique et les Théoxénies delphiques que présente le VI^e *Péan*, liens étroits et renforcés par les subtiles « ajustages » poétiques de la tradition mythique opérés par Pindare, ceux-ci relevant à la fois du vol (*brazen, daylight robbery of mythological tradition*, p. 368) et de l'appropriation radicale, mais créative de thèmes et héros mythiques traditionnels qui, dans ces efforts idéologiques relatifs à la position d'Égine sur la carte panhellénique, sont annexés à la geste de fondation de l'île par Éaque et à l'histoire, réécrite, de la cité. — Complémentaire de l'image d'Égine qu'offrent les poètes épiniens, telle apparaît la perspective d'Hérodote dans ses λόγοι éginètes, *yet one more 'context' in which to think about Aegina*, ainsi que nous en avertit l'éditeur (p. 23). Les deux contributions d'E. Irwin qui ferment ce volume en un vrai *tour de force* se concentrent à la fois sur l'histoire et l'historiographie. « Herodotus on Aeginetan Identity » passe en revue le nombreux passages où l'historien grec interroge la question de l'identité d'Égine, telle qu'elle s'était cristallisée au V^e s. et considérée sous ses multiples dimensions : ethnique, héroïque, politique, stratégique, militaire, économique. Enfin, la seconde contribution d'E. Irwin (« 'Lest the things done by men become *exitēla*' : Writing up Aegina in a Late Fifth-Century Context ») met en regard les considérations d'Hérodote sur les rapports entre Athènes et Égine pendant la Guerre du Péloponnèse et celles de Thucydide. On en vient ainsi au problème de la réception. Le contraste entre les propos des deux historiens au sujet de la question éginète éclaire davantage la place qu'avaient le statut, la présence et la signification historique d'Égine dans l'esprit de ses contemporains, dans la deuxième décennie du V^e s. : leurs opinions étaient aussi divisées et contrastées, et ce en dépit des efforts d'Hérodote pour mettre en valeur son κλέος et empêcher que sa mémoire s'affadisse. — On peut penser que l'étude des « contextes » éginètes proposés ici pourrait s'étendre à bien d'autres. En tout état de cause, grâce à la richesse, à l'ouverture et à la grande portée heuristique dont fait preuve la démarche des contributions réunies, ce volume rendra les plus grands services à un public très varié. — Gabriela CURSARU.

Nicandre. Œuvres. Tome III. Les Alexipharmques. Lieux parallèles du livre XIII des Iatrica d'Aetius. Texte établi et traduit par Jean-Marie JACQUES (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2007, 12.5 x 19, CLXXXV + 329 p., br. EUR 72, ISBN 2-251-00541-2.

Cinco años después de que se publicara el volumen dedicado por Jean-Marie Jacques a los *Theriaca* de Nicandro de Colofón, salió a la luz el correspondiente a los *Alexipharmaca* del mismo autor, con un anexo de los lugares paralelos del libro XIII de la magna obra médica de Aecio. — El volumen, como es habitual en la colección que lo acoge, presenta una Introducción, extensísima, seguida de la edición crítica del texto griego de los *Alexipharmaca* con traducción al francés enfrentada, precedida de la relación de siglas y abreviaturas, y acompañada de densísimas notas críticas a pie de página, que versan fundamentalmente sobre cuestiones lingüísticas, métricas y estilísticas. Todo ello se remata con un comentario final, detallado y minucioso, en el que el profesor Jacques atendía preferentemente a los contenidos de tipo médico de los versos de Nicandro, y a los relacionados con la Botánica y la Fitoterapia. La edición ofrece aparato crítico, muy completo, de *loca similia* y de *testimonia*. El segundo recoge los paralelos que se encuentran en el corpus de escritos toxicológicos de la Antigüedad, que Jacques describió ya en el volumen de 2002 sobre los *Theriaca*, y los

testimonia reúnen antiguas alusiones a Nicandro y aclaraciones sobre los vocablos de su poema procedentes de léxicos y comentarios, desde Hesiquio hasta los escolios o el *Erymologicum Magnum*. — Como parte final de la obra encontramos el mencionado anexo dedicado a la edición y traducción de los fragmentos en que Aecio trató los mismos agentes venenosos que Nicandro en los *Alexipharmaca*, a los que se añade el fragmento de Pseudo-Dioscórides sobre el *pharicon* (cf. Pseudo-Dioscurides, *Περὶ δηλητηρίων φαρμάκων καὶ τῆς αὐτῶν προφυλακῆς καὶ θεραπειᾶς* [C. Sprengel, ed.], en *Medicorum Graecorum Opera quae exstant* [C. G. Kühn, dir.], vol. 26.2, Leipzig, 1830, p. 1-41), ausente de los *Iatrica*. Tal edición, realizada sobre los cuatro manuscritos que refiere Jacques en un breve capítulo previo, se acompaña también de aparato crítico y de las correspondientes notas sobre sintomatología y terapia de los venenos, que son, con algunos casos de descripción de agentes tóxicos, las dos secciones siempre presentes en los capítulos de Aecio, y cuyos contenidos se ponen aquí en relación con los de otras fuentes toxicológicas antiguas. — Cierran el volumen un conjunto de siete índices, unos *Addenda et corrigenda* referidos al tomo II sobre los *Theriaca*, y la relación final de contenidos. — Si hubiera que formular una cualidad común para los trabajos de Jean-Marie Jacques sobre Nicandro, diría que esta ha sido la reivindicación para el autor de su doble faceta de poeta y de médico, y, en consecuencia, el reconocimiento para su obra toxicológica de la doble caracterización de poesía y de escrito médico. Eso es lo que encontramos también en el presente volumen, donde las notas y el comentario están determinados por esa doble naturaleza del poema. En efecto, a la manera de los intérpretes humanistas del poeta griego, el profesor Jacques va combinando aclaraciones de los dos tipos, con las que consigue mostrar al lector la valía de Nicandro como poeta (características de la poesía helenística, influencias de Calímaco, recursos estilísticos, recreación de la dicción homérica), a la vez que sus conocimientos médicos y su plena integración en el conjunto de autores que representan la tradición toxicológica griega antigua, desde Diocles de Caristo, Erasístrato y Apolodoro, hasta los toxicólogos que denomina 'recientes': Oribasio, Aecio, Pablo de Egina y Pseudo-Dioscórides. — Un esfuerzo especial, en lo que a la vertiente médica se refiere, puso el autor de estos comentarios al comparar los síntomas descritos por Nicandro para los envenenamientos por distintas sustancias con los que recogen algunos tratados posteriores de Toxicología de la Edad Media (Maimónides), Moderna (Girolamo Mercuriale) y Contemporánea (M. Orfila, J. Bruneton). Teniendo siempre en cuenta que la doctrina toxicológica de época medieval y renacentista se basa principalmente en la del mundo grecolatino, dicha comparación supone desde luego un procedimiento capital para situar a Nicandro y su poesía en el terreno del arte médica y de la literatura técnica, al demostrar que está fundada en sólidos conocimientos a la vez que en el empleo de un lenguaje técnico tradicional. El hecho no deja de tener su trascendencia, pues supone una muestra de una labor que puede ser mucho más amplia y multidisciplinar. En efecto, aunque aquí se hayan escogido solamente algunos autores, no cabe duda de que el análisis de influencias y puntos comunes de la Medicina antigua y de la de épocas posteriores se revela muy fructífero para el estudio de la lengua técnica y de la evolución y asimilación de las doctrinas, a la vez que en ocasiones puede deparar hallazgos importantes para la edición y traducción de los textos. En este sentido, resulta particularmente interesante confrontar los testimonios de la Toxicología griega con los de la árabe. Pienso, por ejemplo, en la sección toxicológica del *Canon* de Avicena (libro 4, fen 6, tratados 1-3), que, al margen de conclusiones generales sobre transmisión y pervivencia de la ciencia, puede confirmar o no las conclusiones sobre los principios de composición de la literatura toxicológica griega, o arrojar luz, en algún caso, sobre posibilidades de interpretación y traducción. — La Introducción de este volumen, es, como aclara el propio autor (p. IX) un complemento de la del anterior. En efecto, ya en aquel ofrecía un amplio estudio preliminar sobre distintos aspectos de la poesía toxicológica de Nicandro. Esta Introducción se organiza en tres apartados dedicados a las tres vertientes que conforman un tratamiento completo del poema editado. El primero de ellos versa sobre los aspectos científicos: catálogo y clasificación de los venenos recogidos por Nicandro y por representantes anteriores y posteriores de la

Toxicología ; estructura de cada sección dedicada a ellos ; el problema de la composición de las pócimas ; síntomas de los envenenamientos ; todo ello acompañado de cuestiones de lengua relativas sobre todo al léxico empleado. Este apartado ofrece también el tratamiento de la terapia (remedios y antidotos, coincidencias entre Dioscórides y Plinio, estructura de las recetas), y termina con el estudio de la originalidad y de la influencia de Nicandro, donde resulta relevante la idea, que se repetirá en varios lugares del comentario a propósito de fragmentos concretos, de la estrecha semejanza existente entre algunos pasajes de los *Alexipharmaca* y del escrito de Pseudo Elio Promoto, quien parece a veces parafrasear al poeta. Lo que ya resulta difícil, ante textos tan expuestos a la manipulación como son los de práctica terapéutica en general, es determinar las causas de tal semejanza, que pueden ir desde el empleo de una fuente común, como se apunta en algún caso, hasta el manejo de una paráfrasis por parte del segundo autor, o, incluso, de una colección de textos que ya hubiera incorporado las noticias de corte nicandro. Esta primera parte de la Introducción resulta de capital importancia para situar al lector en el complejo terreno de la Toxicología y de la literatura griega sobre venenos. Debo tan solo puntualizar que no coincido plenamente con la valoración que el profesor Jacques hacía de las noticias toxicológicas sobre pociones venenosas, y en particular sobre las de los *Alexipharmaca* de Nicandro. Cuando el profesor Jacques describía, con acierto, la estructura de las noticias de la literatura toxicológica sobre cada veneno (independientemente del tipo), hablaba de un esquema tripartito cuando era completo, con descripción del agente tóxico, sintomatología y terapia (p. XXVII). Ciertamente, este es un esquema que se repite en general en los escritos de los toxicólogos griegos antiguos, y muy especialmente en los de los *theriacoi*, donde resultaba relativamente detallada la descripción de los animales venenosos, por cuanto una correcta identificación podía suponer una adecuada y feliz curación. Nicandro seguía esta estructura en los *Theriaca*, aunque de modo particular, pues, como el editor recuerda, junto a las noticias, que estructuraba en las dos partes iniciales preceptivas, agrupaba los datos de Terapéutica en conjuntos de versos que seguían a varios animales. Sin embargo, creo que ese esquema tripartito no se aplica regularmente en el caso de los venenos diferentes de los procedentes de ataques de animales, como proponía Jacques (p. XXVIII: “Mais dans les *Alexipharmakes*, il s’en tient au schéma tripartite”). Tal vez lo que quisiera entender el editor fue que en los *Alexipharmaca* los remedios no se agrupan en bloque tras varios agentes tóxicos, sino que cada uno de los capítulos incluye ordenadamente su correspondiente terapia. Pero, si prestamos atención a la primera sección de la estructura tripartita, que es la de descripción del agente tóxico, descubrimos enseguida que no aparece en casi la mitad de los venenos (véanse, por ejemplo, los fragmentos sobre coriandro, cicuta, *toxicon*, efémero, sangre de toro, leche coagulada, beleño, setas o litargirio), y, cuando está presente lo que podría considerarse descripción, resulta por lo general muy breve, con frecuentes, y a veces únicas, referencias a color, olor o sabor. Pero lo que no encontramos nunca son las detalladas descripciones de animales que ofrecen los escritos toxicológicos existentes sobre los $\iota\omicron\beta\omicron\lambda\alpha$, excepción hecha precisamente de algún animal que constituye el ingrediente de alguna bebida venenosa (piénsese, por ejemplo, en la liebre marina). Ello me parece una cuestión de cierta relevancia porque, como señalé en el VIII Coloquio Internacional “Textos Médicos Latinos Antiguos” (La Coruña, 2-4 septiembre de 2004), en un trabajo en el que, como punto de partida, estudiaba los aspectos formales de la literatura toxicológica griega (“La toxicología en los textos médicos latinos de la Antigüedad”, publicado en las Actas correspondientes: *Tradición griega y textos médicos latinos en el período presalermitano* [A. Ferraces Rodríguez, ed.], A Coruña: Universidad, 2007, p. 289-316), esta estructura constituye un principio compositivo que diferencia en general las noticias de *theriacoi*, relativas a animales, de las que versan sobre $\delta\eta\lambda\eta\tau\eta\rho\alpha$, y ello no solo en Nicandro, sino también en la mayoría de escritos toxicológicos antiguos, sean estos griegos, o incluso latinos, que también ofrecen a veces restos de estas estructuras. La razón última de esta diferenciación en el tratamiento de los agentes tóxicos es, en mi opinión, por un lado, que el lugar adecuado para describir las plantas de las que muchos procedían (también algunos

minerales) eran los manuales de Botánica o de materia médica, dotados incluso en algunos casos de ilustraciones. Otras sustancias simplemente no necesitaban descripción (piénsese en la leche). Por otro lado, hay que añadir a ello las precauciones de los autores no ya en cuanto a registrar, como se indica en la edición que me ocupa, la composición o preparación de los venenos, sino también en cuanto a detallar la mera descripción de los agentes venenosos, precauciones que manifestaba Plinio (*nat.* 22, 78 ; 27,9) y que demuestran los autores con la práctica. No hay más que ver, por ejemplo, los fragmentos de Aecio que se incluyen en la presente edición, donde, cuando hay descripciones, estas corresponden precisamente a animales, con alguna alusión a color, olor o sabor de otros productos. Y esta práctica se mantuvo después, como se comprueba, por ejemplo, en la sección toxicológica del *Canon* de Avicena (libro 4, fen 6, tratados 1 y 2), que, a diferencia de la relativa a animales venenosos (tratados 3-5), carece de elementos de descripción para cada veneno. El mismo Girolamo Mercuriale en el capítulo *De signis venenorum* (1, 16) de su tratado *De venenis et morbis venenosis* (He consultado la edición de Venecia: Giunta, 1601 [p. 21v]), donde aclaraba que fundamentaba su doctrina en los antiguos griegos y en los árabes, recogía esta diferencia cuando calificaba de *arcana* los *signa* que permiten reconocer un veneno antes de su ingestión, precisamente para evitar que pudieran manejarlos los criminales, y en cambio atribuía la identificación de los animales venenosos a aspecto, olor y lugares en los que habitan. — La segunda parte de la Introducción está dedicada a la valoración literaria de los *Alexipharmaca*, particularmente en el marco del género de la poesía didáctica. Por ello encontramos apartados dedicados a las razones del uso de la poesía para el tema médico, el estilo, el destinatario, los recursos poéticos y de composición, gramática y léxico, prosodia y métrica, para pasar, como en la sección anterior, a la influencia del poema en la literatura posterior y especialmente en la épica, temas todos ellos que se ven desarrollados en las notas que acompañan al texto. — La sección tercera y final está dedicada al estudio del texto de los *Alexipharmaca*, que comienza con la exposición de los conocimientos de los comentarios antiguos y los escolios, que, con una conformación que llega hasta el siglo XII con Tzetzes, ofrecen ricos datos sobre el estado del texto en momentos sucesivos. Tiene también su apartado particular la paráfrasis de Eutecnio, reivindicada por el autor en otro lugar (“La contribution d’Eutecnios à l’édition des *Alexipharmaca* de Nicandre”, en *Ecdotica e Ricezione dei Testi Medici Greci. Atti del V Convegno Internazionale, Napoli, 1-2 ottobre 2004* [V. Boudon-Millot et al., eds.], Nápoles: M. D’Auria, 2006, p. 27-42) como necesaria para la edición del poema de Nicandro. Como es lógico, en esta sección se concede especial importancia a los testimonios de la tradición directa e indirecta del texto, que son objeto de detallada descripción. También se describe brevemente la tradición ilustrada, hecho que me parece destacable porque cualquier iniciativa en este sentido contribuye a completar el estudio, siempre fructífero, de las relaciones existentes entre texto e imagen. — Finalmente expone Jacques los principios de su edición y, después de una breve nota sobre algunas cuestiones de morfología y ortografía, ofrece una amplia bibliografía que incluye tanto las fuentes antiguas como otras ediciones y estudios. En esta relación se echa en falta alguna referencia bibliográfica de autores que son citados únicamente por su apellido en el comentario (p. 7: J. Martin; p. 139: Fraas), pero cuyas obras no son recogidas aquí, quizá porque se supone un lector experto en el tema y conocedor de los trabajos de los autores mencionados (Jean Martin, ed., *Aratos. Phénomènes*, Paris, “Les Belles Lettres”, 1998; id., ed., *Arati Phaenomena*, Firenze, La Nuova Italia, 1956; Karl Fraas, *Synopsis plantarum florum classicae*, München, E. A. Fleischmann, 1845). Pero dichas referencias facilitarían la lectura a los no especialistas. — En una obra magna –y esta lo es– resulta fácil señalar lo que se echa en falta, y muy difícil referir todos sus logros. Son muchos los aciertos que, en cada una de las vertientes del estudio de Nicandro, ofrece la presente edición. Imposible resulta, por la variedad y minuciosidad de los comentarios, referirlos todos detalladamente. Pero, en términos generales, destaco, entre otros, las múltiples aclaraciones sobre léxico, que se revelan muy necesarias para la comprensión de un texto a veces muy difícil tanto por la oscuridad del poeta como por el tema que trata y

sus implicaciones técnicas. Dichas aclaraciones son a veces muy relevantes, como cuando se señala lo que pudo ser una creación léxica de Nicandro (p. 147), o la existencia de un término no recogido en los diccionarios de griego (p. 107). Imprescindible, y directamente relacionada con la doble naturaleza de esta obra poética y médica, es la atención prestada al receptor; y llamativas son las referencias a la poesía moderna que recibe las influencias de Nicandro, representada por los poetas de la Pléyade, que testimonian la pervivencia literaria del autor griego en la Edad Moderna más allá de la literatura científica. Muy oportuno es el hecho de haber utilizado el corpus de los escolios sobre el antiguo poeta, y las ediciones y exégesis humanísticas (Jean de Gorris, Henry Estienne, Jacques Grévin) para explicar determinados hechos de forma y contenido e, incluso, para traducir (véase, por ejemplo, la p. 159, sobre la traducción “enfle-bœuf” para βούπρηστις). No comparto, sin embargo, la idea del editor (p. CLV) de que, por su comentario, la de Gorris (o Gorraeus) sea la única interesante de entre las ediciones humanísticas. Es cierto que su obra, publicada en París en 1549, abunda en comentarios relativos a la Medicina – Gorris había estudiado esta disciplina – combinados con otros de tipo lingüístico y literario, pero no lo es menos que la traducción y el comentario de Johann Lonitzer, profesor de griego, tienen el mérito de constituir la primera versión latina humanística (*Nicandri ... Theriaca et Alexipharmaca cum scholiis*, Colonia, Johann Soter, 1531. Esta obra vio la luz como continuación de la edición en griego de los poemas de Nicandro de Colonia de 1530, también debida a Soter), y que su autor muestra a veces una gran finura en la traducción y acierto en los comentarios, en los que en ocasiones señala pasajes fáciles y los problemas que sobre ellos plantean los escolios, algo que no siempre hace Gorris. Sirvan de ejemplo la clarísima y técnica traducción en el verso 297 de δὺσπεπτον junto a γόνον (*indigestamque et incoctam foeturam*), de la que hablo en el párrafo siguiente, que era para Gorris *nondum maturum perfectumque* (en la edición *Nicandri Colophonii Theriaca. Alexipharmaca ... Eiusdem interpretis in opus utrumque scholia*, París, Guillaume Morel, 1557, p. 186), y que permite entender que Lonitzer captó perfectamente la naturaleza técnica médica del término; o el planteamiento de las dificultades que entraña la interpretación del vocablo μελιζωρος (v. 205 y 351), que, como explicaban los escolios y también el profesor Jacques (p. 164), podría ser adjetivo o sustantivo (μελίκρατον), problema sobre el que Gorris no se pronunciaba, traduciendo en el verso 205 simplemente por *mulsa* toda la secuencia μελιζώρου γλυκέος πόσιν (p. 142). — El texto crítico se presenta, a mi juicio, de manera impecable, con la frecuente justificación de las elecciones textuales del editor y la revisión crítica de las ediciones anteriores. Y ello al margen de que en algún caso pueda preferirse o al menos considerarse como válida alguna variante rechazada, como es el caso de δὺσπεπτον en el verso 297, que, aunque es transmitida por todos los manuscritos excepto T, queda relegada al aparato crítico frente a δὺσποτμον de este último. Hay que tener en cuenta que Nicandro habla aquí de vómitos o deyecciones de sustancias que se encuentran en el aparato digestivo, y que el concepto antiguo de digestión incluía y diferenciaba πέψις o cocción y ὀνάδοσις o digestión, de manera que el paso previo a la expulsión de excrementos era la separación, por medio de la cocción, de las sustancias aprovechables por el organismo (que luego serían distribuidas por el mismo en el proceso de *digestio*) y de dichos excrementos sobrantes. Por ello quizá no fuera tan desacertada la variante rechazada, sino muy técnica y escogida, al atribuir en un símil a los huevos inmaduros de la gallina el mismo estado de inmadurez (ο ἀπεψία ο δὺσπεψία) que tendrían unos excrementos expulsados antes de tiempo. Y, desde luego, no creo que hubiera que atribuir al término δὺσπεπτον un sentido figurado (de “non parvenu à terme”), como decía el editor (p. 149), sino que designaría simple y apropiadamente la falta de cocción o maduración. Muy bien lo interpretaba el primer traductor de Nicandro al latín, Johann Lonitzer (*indigestamque et incoctam foeturam* [en *Nicandri ... Theriaca et Alexipharmaca ...*, op. cit., p. 86]), que, seguramente para ser más claro, utilizaba dos sinónimos latinos para el concepto de ausencia de cocción, forjados a su vez sobre dos términos de amplia tradición en la designación de este proceso fisiopatológico: el primero (*indigestam*) está relacionado con *digestio*, preferido en la Edad Media para

designar el proceso, y el segundo (*incoctam*) con *coctio*, utilizado en la Antigüedad clásica y diferenciado de *digestio* como ἀνάδοσις. — Si a todos los aciertos mencionados se suma el enorme conocimiento de la lengua griega y de la poesía, especialmente helenística, que deja ver la edición del profesor Jacques, se puede afirmar que este volumen y el II de 2002 constituyen ya la edición de referencia para los estudios sobre los poemas toxicológicos del poeta griego. — Pero Nicandro es un poeta difícil (Jacques, *Thériaques*, 2002, p. VIII), y sus textos ofrecen pasajes que, inevitablemente, se prestan a discusión, como también las distintas posibilidades de traducción a que da lugar su interpretación. Por ejemplo, frente a la versión que ofrecía Jacques para el verso 205 mencionado arriba (μελιζώρου γλυκέος πόσιν), “la suave boisson du mélicrat” (p. 20), yo hubiera preferido una traducción más ajustada a alguna de las dos interpretaciones posibles del término μελιζώρος (adjetivo o sustantivo) y del fragmento, interpretaciones que, por otra parte, exponía el traductor con detalle (pp. 20, 33 y 164), añadiendo incluso una tercera basada en una conjetura de Bentley (μελιζωρον con πόσιν). En el verso 69 (μορέης ἄπο ῥίζεα φοιννήσσης), para traducir el adjetivo, que ofrece la variante φοινικοέσσης de toda la tradición conservada menos T, yo lo habría ligado al originario φοίνιξ (“púrpura”) para ofrecer un significado más acorde con el color intenso y oscuro de las moras maduras, frente a la traducción “un mûrier rouge sang” que aquí encuentro (p. 8), sobre todo teniendo en cuenta que en el verso 483 Nicandro atribuye, en hipálage, dicho adjetivo al eléboro negro (φοιννήσσαν ... πόσιν ἔλλαβερότο). En este sentido, creo que hay que valorar la traducción que ofrecía Johann Lonitzer (p. 73: *purpurei sicamini radículas*), más convincente, en mi opinión, que la de Jean de Gorris (p. 133: *sanguineae radices mori*). Todo ello, al margen de que poéticamente pueda atribuirse a la sangre el color púrpura. Más bien se podría considerar que los términos que designan este color pueden significar, como es sabido, tonalidades variadas, desde el rosa al violeta o morado más o menos oscuro. En relación con esta cuestión, el verso 480 puede servir para mostrar cómo Nicandro distinguía perfectamente el color púrpura del de la sangre, cuando, a propósito de los efectos de la poción venenosa de liebre marina, atribuía a la orina un color a veces purpúreo, a veces sanguinolento: ἄλλοτε πορφυρέη, τότε ἐπὶ πλέον αἰμόσσουσα. Una distinción que, por cierto, pervivía todavía no ya en Aecio y Pseudo Promoto, como se indica en el comentario correspondiente (p. 203), sino en el *Canon* de Avicena, en cuya traducción latina, de Gerardo de Cremona, como se sabe, encontramos *mictus sanguinis* y *urina violacea* (libro 4, fen 6, tratado 2, capítulo 4). Por último, la explicación del verso 162 (Τῷ μὲν τ' ἐξ ἑδανόιο πόροις δέπας ἔμπλεον οἴνης) se ve dificultada por la presencia en él de un término (ἑδανός) de problemática interpretación, entre otras razones por sus escasísimos testimonios. Pero, en cualquier caso, no veo por qué la presencia de la preposición impide que pueda interpretarse como adjetivo (p. 16), y ello independientemente de algunos escolios a partir de los que podría aceptarse como sustantivo (cf. p. 111) o de que tuviera que ser adjetivo de dos terminaciones (con οἴνης) y no de tres. Sobre esta última apreciación, en el verso 181 encontramos que ἑδανός acompaña a ἔλινος (“viña”), que es ahí femenino. Así lo traduce Jacques (p. 17: “dans la vigne hédanienne et psithienne”), que, sin embargo, al presentar el problema en el comentario (p. 111) afirma que se trata de un sustantivo, precisamente a partir del testimonio del verso 162. — Sin embargo, todas estas cuestiones, al fin y al cabo, vienen suscitadas simplemente por las elecciones y preferencias de un intérprete y traductor, y, como tales, pueden gustar más o menos. Lo realmente importante es que este conocía perfectamente el texto y sus posibilidades, y las expuso con tal cuidado y detalle que el estudioso, después de una atenta lectura, llega a ser capaz de plantear también sus propias elecciones. — En cuanto a ciertos hechos de tipo formal, muchos de ellos vienen impuestos por el formato de la edición. La cantidad y extensión de las notas, que comienzan siempre a pie de página, pero frecuentemente continúan en fragmentos intercalados entre los apartados del comentario final, hace que a veces resulte complicado localizar referencias internas a determinados lugares, referencias que a veces hay que buscar en dichas notas bajo la traducción de los versos, y otras en esos fragmentos intercalados. Es lo que sucede, por ejemplo, en la p. 13, donde se

remite a la nota de 65 (hay que entender que es un verso), nota que no se encuentra a pie de página bajo dicho verso, sino insertada en el cuerpo del comentario final (p. 78). Quizá hubiera sido conveniente indicar siempre la página correspondiente. Siguiendo este mismo procedimiento de ordenación, las notas sobre los versos 207-217, relativos al *toxicon*, se han intercalado (p. 121-122) entre los comentarios del veneno anterior (cicuta), y no entre los suyos, que comienzan en p. 123. Esto no facilita la lectura. Tampoco se entiende bien por qué hay tres lugares con notas o comentarios sobre el término ἔδωφοί (p. 16, 107 y 111), cuando, dados el detalle y la complejidad de las explicaciones, habría sido quizá más conveniente una exposición unitaria. Algo parecido ocurre con unas conjeturas de Bentley a propósito de los versos 178-179, que se repiten en las notas (p. 110) y en el comentario (p. 112), sin que la distinción de contenidos u orientación de unas y otro (más filológicas las primeras, predominantemente médicos los segundos) parezca justificar la separación. — Finalmente, observo que las abreviaturas utilizadas en las referencias de algún autor de la Antigüedad no son regulares: Escribonio Largo es S. L. (p. 103, 104), Scrib. L. (p. 104, 105) y Scr. L. (p. 103). Además, creo que hubiera sido deseable evitar el empleo de abreviaturas para términos comunes en el discurso del editor (por ejemplo, p. 12: “vbe.”; 14: “s.-e.”, “intr.”; 141: “conj.”; 144: “Moy.”; 156: “adesp.”), sobre todo teniendo en cuenta el posible manejo del libro por parte de lectores no especializados o no francoparlantes. — Nada de esto, sin embargo, disminuye la calidad de la magnífica edición que nos dejó Jean-Marie Jacques, que, junto con la de los *Theriaca*, quedará para siempre como el testimonio rico y brillante de toda una vida dedicada al estudio de Nicandro desde la Filología.

M^a Teresa SANTAMARÍA HERNÁNDEZ.

Plutarco, La Fortuna. Introduzione, testo critico, traduzione e commento a cura di Francesco BECCHI (Corpus Plutarchi Moraliū 47), Naples, M. D’Auria Editore, 2010, ISBN 978-88-7092-311-7, EUR 40.

Le Περὶ τύχης de Plutarque est un bref essai dont l’authenticité n’a jamais été mise en doute, mais que certains considèrent comme inachevé ou négligé sur le plan de la structure et de l’énonciation. Même si le début et la fin font peut-être défaut, il ne s’agit en tout cas nullement d’un exercice de pure sophistique ou rhétorique, ni d’une mise en cause de Tychè comme déesse omnipotente (comme on en trouve chez Lucien ou Favorinus), mais bien d’une réflexion philosophico-éthique. L’objectif de Plutarque est de réaffirmer, sur un ton polémique, la centralité de la φρόνησις et de l’εὐβουλία dans le devenir de l’homme au moment où certaines écoles philosophiques le décrivent comme la proie d’un destin qui le dépasse. — Dans sa remarquable édition critique et commentée, Francesco Becchi, de l’Université de Florence, fournit aux lecteurs tous les instruments dont il pourrait rêver pour comprendre en profondeur le propos de Plutarque. Dix années de dur labeur ont permis au philologue italien de consulter l’ensemble de la tradition manuscrite, d’établir un texte de référence qui contentera les plus exigeants, de proposer une traduction de très haute qualité et d’enrichir le tout par une richissime introduction sur l’éthique plutarquéenne (p. 9-54). Tous les concepts clés de la pensée de Plutarque et de ses contemporains y sont exposés dans leurs interactions au sein de courants philosophiques partagés notamment par l’appréciation du rôle de la τύχη dans la vie humaine. Au cœur du système de pensée de Plutarque, la φρόνησις, la « sagesse », don des dieux, qui permet à l’homme d’orienter sa vie vers la vertu. Que sont au juste les passions, aux effets néfastes (colère, avidité, recherche du plaisir ou des honneurs, etc.), et comment faut-il les combattre pour que triomphe l’être rationnel ? Fondamentalement, c’est l’ignorance du bien et du mal qui conduit l’homme à de mauvaises évaluations, sources de corruption du jugement rationnel et de perversions variées. C’est donc bien au sein même de l’âme humaine que se manifeste une faiblesse cognitive et morale, débouchant sur toutes sortes de souffrances. L’éducation morale, philosophique doit donc être au cœur de la παιδεία, avant même la science, et l’acquisition de biens extérieurs

à l'homme (richesse, prestige, etc.) ne lui garantira jamais le bien-être intérieur qui relève d'une autre logique, celle de l'éthique. Certes, l'homme a besoin de certains biens, mais il se limitera au strict nécessaire. En cela, il s'écarte légèrement de l'idéal stoïque de l'*αὐτάρκεια* comme de l'idéal matérialiste épicurien de la *uoluptas* physique. — F. Becchi analyse dans le détail la position de Plutarque en relevant les nuances qui le séparent de Platon, Théophraste, Galien, Posidonios, Lucien, des Stoïciens, des Épicuriens ... Il explicite parfaitement ce qu'est la philosophie pour Plutarque : une attitude qui n'a rien d'esthétique, mais investit tous les aspects concrets de la vie, qu'il s'agisse de rationalité ou d'affectivité, de paroles ou d'actions. Entre en ligne de compte dans cette vision du monde et de l'homme le concept de φύσις, nature dont la beauté peut subir des altérations, si bien qu'elle n'est pas déterminante dans l'orientation que prend l'homme vers la vertu ou vers le mal. Sans l'éducation philosophique, la nature ne peut suffire à tourner l'homme vers le bien. Quant à la τύχη, elle est une αἰτία inaccessible à la connaissance humaine. F. Becchi en retrace l'histoire en rapport avec les vicissitudes politiques des cités grecques ; soumises au pouvoir romain, à l'époque de Plutarque, elles accueillent toutes le culte de la déesse du destin, *Fortuna* en latin, qui finit par détrôner Zeus lui-même en termes de pouvoirs sur le monde. Plutarque, pour sa part, attribue aux dieux un pouvoir considérable dans les affaires humaines. Tychè est très puissante, voire capricieuse, pas toujours inspirée par un sens impeccable de la justice, mais tout ne dépend pas d'elle. Le comportement éthique, en particulier, selon Plutarque, relève d'une dynamique rationnelle que l'homme maîtrise. La Fortune peut s'abattre sur le corps humain, mais l'être rationnel lui échappe : frappé par le malheur ou porté par le succès, l'homme formé aux vertus philosophiques est capable de voir au-delà de ces effets conjoncturels. Comme Socrate ou Diogène, le sage se place au-dessus des variations de la Fortune. — On lira avec grand plaisir et énorme profit, outre cette magnifique Introduction, l'analyse méticuleuse de la tradition manuscrite, puis la traduction (p. 123-143) des six chapitres constituant le traité de Plutarque, enfin le commentaire approfondi (p. 147-242) qui ne néglige aucun aspect du texte et résonne de manière très harmonieuse avec les clés de lecture fournies en introduction. Une bibliographie et des *indices* complètent ce travail impeccable. Tout un chacun pourra désormais tirer du *De Fortuna* plutarquéen le meilleur profit sur le plan philologique, historique et philosophique, grâce à l'édition en tous points excellente de Francesco Becchi, à qui l'on devait déjà une très belle édition du traité *De la vertu éthique (La virtù etica, introduzione, testo critico, traduzione e commento)*, parue à Naples 1999. — Corinne BONNET.

Corpus Tibullianum III 7. Panegyricus Massallae. Introduzione, traduzione e commento di Emanuela DE LUCA (Studi di Filologia Antica e Moderna, 22), Soveria Manelli, Rubbettino, 2009, 14.5 x 23, 135 p., br. EUR 17, ISBN 978-88-498-2608-1.

L'opinion, non unanime, fait du *Pan. Mess.* une œuvre de jeunesse de Tibulle (début 31 av. J.-C.), maladroite. Or, pour l'A., certaines expressions, dûment citées, sont empruntées (et non l'inverse) à des écrits postérieurs à 31 av. J.-C. et au I^{er} siècle apr. J.-C. ; d'autres expressions n'existent qu'après 31 av. J.-C. ; ces critères internes conduisent à la conclusion qu'un auteur, se faisant passer pour Tibulle jeune et non encore amoureux de Délie ni de la nature, a composé un exercice poétique-rhétorique, bien après 31 av. J.-C. et avant 350 apr. J.-C. (p. 20). L'introduction aborde aussi, de façon plus conventionnelle, la poésie de l'éloge (avec insistance opportune sur l'influence de Ménandre le Rhéteur), l'économie du livre III du *Corpus Tibullianum* (agrément du schéma de Tränkle [1990]) et la personnalité de Messala. La traduction, vers par vers mais sans littéralité, face au texte, suit l'édition Lenz et Galinsky (1971³), sauf en quinze endroits, dûment justifiés dans le commentaire philologique, examinant chaque vers ; le plan du *Pan. Mess.* est suggéré par des regroupements de vers. L'A. ne recourt à aucune conjecture personnelle et explique minutieusement ses

choix parmi les leçons et conjectures passées. Ainsi, elle maintient la *crux* pour le v. 142, tout en expliquant que les deux versions de la tradition ms. ont des éléments utiles à la compréhension générale de ce vers. Au v. 173, *confunditur* est impossible, d'où *crux*, mais la leçon tardive *-find-* est refusée, car seulement attestée dans les *Notae Tironianae* ; toutefois, selon l'*OLD* (2010), *confindere* (appliqué à des grumes) est peut-être – car c'est une conjecture – dans Ovide (*F.*, II, 647). – B. STENUIT.

Françoise MORZADEC, *Les images du Monde. Structure, écriture et esthétique du paysage dans les œuvres de Stace et Silius Italicus* (Collection Latomus, 322), Bruxelles, Éditions Latomus, 2009, 16 x 24, 461 p., br. EUR 63, ISBN 978-2-87031263-6.

Quoique les Romains, pas plus que les Grecs d'ailleurs, n'aient pas de vocabulaire qui montrerait un intérêt porté au paysage, F. Morzadec (M.) part à la recherche de leurs paysages. Dans cet ouvrage qui offre une version remaniée et abrégée de sa thèse de doctorat, M. entame une recherche minutieuse sur « la façon dont les Romains ont pu appréhender l'espace naturel, dont ils ont pu le représenter et en donner une image » (p. 7). Son choix s'est porté sur Stace et Silius Italicus dans la mesure où, à la fin du I^{er} s. apr. J.-C., « ils marquent un état de la culture romaine le plus propice à ce qu'on pourrait appeler l'éveil d'une conscience paysagère » (p. 7). Ce choix est également justifié par le fait que Stace et Silius permettent, pour une même période, d'étudier conjointement deux genres littéraires, l'épopée et la poésie de circonstance. Il serait difficile de recenser par le menu ce volume dont l'intérêt réside principalement dans l'originalité du questionnement et dans la qualité de l'analyse : on se contentera donc ici d'un compte rendu synthétique invitant le lecteur à prendre connaissance par lui-même de l'ouvrage étudié. Au risque de négliger des points importants, j'insisterai surtout sur l'intérêt que j'ai pris à certaines analyses et me contenterai de mentionner les fils directeurs thématiques qui m'ont paru importants. — Dans un premier temps (Livre I : « Perception et description du paysage »), M. prend le terme de « paysage » dans un sens large et retient tous les « lieux du texte » et les procédés littéraires de construction du paysage, que ce soit les longues descriptions de tout ce qui est représentation de l'espace naturel, géographique ou image du monde, un trait paysager fugitif ou une simple allusion dans un catalogue de lieux. Pour essayer de cerner le paysage et sa spécificité, les modalités de son écriture et les systèmes de signification où s'insère le paysage poétique, deux critères sont envisagés, correspondant aux modalités esthétiques de construction du paysage : le regard et l'image. En ressortent trois catégories de paysage : (i) les paysages statiques saisis à travers le regard de l'observateur immobile qui possède une perspective plus ou moins large sur l'espace, où les images visuelles sont souvent influencées par une esthétique picturale, notamment dans la construction des paysages des espaces inconnus ; (ii) les paysages en mouvement, où le regard et le point de vue se déplacent et les images se juxtaposent, au fil du cheminement, construisant progressivement le paysage qui se découvre ; (iii) enfin, des paysages qui relèvent des deux catégories précédentes et qui émergent des divers emplois des images littéraires (comparaison, métaphore, allégorie, énumération) : ceux-ci sont aussi proches du tableau « arrêt sur image » que parcours de l'espace géographique dans les catalogues de lieux. Les nombreuses et diverses images relevées, même si toutes ne constituent pas des paysages en tant que tels, permettent à M. de conclure que « le paysage naît des interactions et décalages entre la perception et la description, entre le regard et l'écriture » (p. 128), qui font souvent appel au familier ou aux réminiscences poétiques pour se représenter l'inconnu ou l'exotique et au conventionnel générique qui s'empare souvent de la description du paysage, lequel se retrouve souvent ainsi figé en stéréotypes. — Dans un deuxième temps, M. tente de replacer ces tableaux descriptifs dans le discours poétique, dans l'action dramatique et l'économie narrative des œuvres concernées, afin de cerner leur fonction dans la construction du texte et dans l'organisation de la matière poétique. On passe ainsi à l'action, plus précisément aux liens étroits entre

action-narration-description, étudiés en synchronie (cohérence interne d'un épisode ou d'un poème) et en diachronie (cohérence dans l'ensemble de l'œuvre considérée). Le paysage révèle ainsi des fonctions qui sont loin d'être simplement décoratives : il crée et entretient l'atmosphère, précise le contexte de l'action et sert à sa progression, module et augmente la tension dramatique, signale la nature radicalement *autre* des espaces liminaux ou des lieux de transgression (*loci amoeni / loci horridi*), reflète les mouvements intérieurs des personnages ou leur empreinte des émotions au point de brousser de véritables « paysages de l'âme » avant la lettre. Avec l'entrée dans la logique fonctionnelle d'une œuvre, le paysage participe de sa cohérence interne, oriente la lecture et l'interprétation du texte ; cependant, par souci de cohérence structurelle ou poétique, il est souvent réduit aux traits qui répondent aux enjeux narratifs et devient donc schématique, sans souci d'une recherche d'exactitude géographique/topographique ou pittoresque. Par exemple, remarque l'A., « les paysages de Grèce de la *Thébaïde* présentent souvent les mêmes caractères morphologiques que les paysages italiens de l'*Énéide* ou des *Punica* », ce qui conduit à un schématisme qui « tire le paysage romain vers une sorte d'abstraction poétique » (p. 223). Plus qu'un « paysage réel », les descriptions paysagères offrent un « paysage image », des modèles culturels appuyés à leur tour sur des schémas intellectuels, visions du monde partagées, codées et représentations culturellement et socialement fondées. — La première partie du Livre II (« Imaginaire et esthétique du paysage ») tente de définir la vision de l'espace et du monde, le langage et la poétique dont le paysage et sa construction sont le reflet, également les conceptions esthétiques et les courants artistiques du I^{er} s. qui s'expriment de façon symbolique dans le paysage et sa construction. Sont étudiés notamment les poèmes de Stace, où M. distingue une véritable panoplie poétique des figures du double : oppositions, antithèses, parallélismes, associations et constructions binaires, dédoublements, correspondances, autant de figures de l'ambivalence fondamentale entre *ars* et *natura*. Plus que les termes d'un binôme, *ars* et *natura* définissent deux façons de se rapporter à l'espace et au monde, deux façons de déterminer esthétiquement la nature. Le paysage naît à leur articulation et, à travers elles, se font jour autant l'organisation de l'espace propre aux Romains que les conceptions esthétiques et les règles de l'écriture poétique. M. met subtilement en valeur les relations dialectiques qui s'établissent entre l'apologie de l'interventionnisme de l'homme dans l'aménagement, la transformation technique de l'environnement naturel et l'introduction de l'urbanisme et de l'architecture dans les formes naturelles ; l'apologie de l'univers technique, artificiel et artistique et l'esthétisation poétique de la nature ; l'éloge de la technique et celui de l'artifice, y compris dans le goût pour les jeux intertextuels avec les références littéraires et la mémoire poétique des paysages. C'est dans l'idéal du jardin, à la fois lieu de nature et lieu de culture, que M. trouve l'expression symbolique de la volonté de dominer les éléments naturels, de la prédilection des Romains pour les formes sauvages, mais apprivoisées par des artifices techniques et artistiques – car « le goût de la nature semble indissociable de la présence de l'artifice » (p. 284) –, en somme, de la victoire de *cultus* et de l'*ars* sur la *natura*. La figure du jardin, né du transfert de l'univers naturel à son propre microcosme, clos et parfaitement approprié, permet ainsi de cerner les traits d'une conception esthétisée de la nature, conception caractéristique autant du maniérisme de Stace et, dans une moindre mesure, de Silius, que des recherches esthétiques de leur génération. — Dans la deuxième partie du Livre II, M. se propose de montrer que réel et imaginaire, science et mythologie, à savoir interprétation du monde par le biais des développements historiques, ethnographiques et géographiques – relevant de l'intérêt que manifestent les Romains du I^{er} s. à l'égard de tout ce qui est érudition et savoir encyclopédique –, et vision du monde forgée par la tradition mythique président conjointement à la constitution du paysage chez Stace et Silius. Force est toutefois de constater que, d'une part, les développements à caractère scientifique « ne sont souvent que des points de départ d'un univers où la fantaisie et les impératifs épiques reprennent rapidement leurs droits » (p. 378) et que, d'autre part, l'élaboration d'un univers imaginaire et l'écriture poétique débouchent constamment sur la « poursuite d'une forme esthétique raffinée » (p. 404), ce qui

conduit M. à renvoyer à la notion de « baroque », notion anachronique, mais opératoire, qui lui permet de mieux définir l'esthétique précieuse, notamment de Stace, par rapport au contexte plus large du maniérisme antique où règne le parti pris de « l'art pour l'art » et de l'ornement poétique. — Grâce à ce parcours attentif parmi les tableaux paysagers à toute échelle qu'offrent les poèmes de Stace et de Silius, là où « dans le paysage se révèle un projet poétique » (p. 423), l'ouvrage de M. apporte un éclairage intéressant et nouveau à bien des égards autant sur l'intérêt que la société romaine de la fin du I^{er} s. porte au paysage, intérêt dont les poèmes de Stace et de Silius se font écho, que sur les principes d'écriture et les conceptions esthétiques, notamment sur les tendances de la création littéraire à l'époque. — Gabriela CURSARU.

Robert A. KASTER, *Studies on the Text of Macrobius' Saturnalia* (American Philological Association. American Classical Studies, 55), Oxford, University Press, 2010, 16 x 24, VIII + 128 p., rel. £ 40, ISBN 978-0-19-975136-5.

En marge des éditions des *Saturnales* qu'il prépare (Loeb et OCT), l'A. fait le point sur la tradition manuscrite, relevant d'emblée les carences (exemples en appendice 2) de l'édition Teubner (1994³) procurée par Willis, « un piccolo Housman », comme le surnomma le fiable Timpanaro (p. 4, n. 4). En entier ou en partie, il a collationné vingt-et-un mss supplémentaires, antérieurs au XIII^e siècle ; d'autres de cette époque, examinés dans l'appendice 1, ainsi que les mss postérieurs, n'ajoutent rien au *stemma* (simplifié p. 27, succédant aux *stemmata* intermédiaires des différentes familles). Tous les mss dépendent d'un seul ancêtre, qui devait être écrit en minuscule et serait peut-être de la fin du VIII^e siècle. Depuis La Penna (1953), on sait que trois familles transmettent les *Sat.*, avec des contaminations isolées ; l'A. décrit ces trois familles à travers leurs représentants principaux (donc, après *eliminatio codicum descriptorum*) ; même Q (Escorial) est négligeable (p. 7 et s.). Famille α , environ quatre cents erreurs communes significatives (p. 7), constituée de deux sous-groupes (ND et PG, étalés sur deux siècles). De l'hyparchétype β descendent les deux autres familles : $\beta 1$ (*Sat.* I-III seuls), cent cinquante erreurs conjonctives (l'A., ici comme ailleurs, donne des exemples très intéressants pour l'ecdotique générale) ; sous-groupes BV, OL, M ; à noter un exemple complexe d'erreurs et de correction en I 17, 54 (p. 17-18). $\beta 2$: A et C, bien que plus tardifs, permettent le contrôle de R. Le chapitre « Macrobiana » commente, dans la plus pure des *annotationes* humanistes, l'établissement de près de trois cents passages où l'A. se distingue de l'édition Willis (liste en appendice 3). « L'auteur comme copiste » est un chapitre systématisant le problème connu des nombreuses citations que fait Macrobe ; il peut se tromper, comme un vulgaire scribe, ou corriger ; laissant tomber des mots essentiels à la syntaxe, il corrige le texte (bon exemple sur Virgile, p. 66). L'A. dégage trois critères, aux résultats probables : Quel est le processus mental d'une leçon (typologie des erreurs de Macrobe) ? Quel était l'état du texte à l'époque de Macrobe ? La leçon est-elle un non-sens ? Après de tels prolégomènes, on attend la nouvelle édition des *Saturnales*. — B. STENUIT.

HISTOIRE

Amanda H. PODANY, *Brotherhood of Kings. How International Relations Shaped the Ancient Near East*, Oxford, University Press, 2010, 16 x 24, XXIV + 398 p., rel. £ 22.50, ISBN 978-0-19-531398-7.

As Podany (P.) points out (p. 12), when we speak of ancient history we tend to think of Rome, Greece and Egypt. I would agree adding only, perhaps, that, thanks to recent intense scholarly activity, the Persia of the Achaemenids might now be added to

the list. P.'s book, however, deals with a period long before even the Achaemenids. She treats of Ancient Syrian and Mesopotamian civilisation. Specifically she discusses inter-state relations between the 24th and 14th century B.C. Wars, of course, are not neglected but there is a focus on diplomacy and its development. P. demonstrates how diplomatic contact resulted in treaties between nations often far apart with a complimentary exchange of gifts and the cementing of relations by marriage alliances. — This is an attractive and accessible work. It is based securely on the ancient sources of which the author quotes a generous amount in translation. P.'s approach is imaginative without being excessively speculative and her style is easy, clear and flowing. In her hands these ancient people come to life and a world which was not well known is now better known. — Arthur KEAVENEY.

Richard A. GABRIEL, *Philip II of Macedonia. Greater than Alexander*, Washington, Potomac Books, 2010, XIV + 303 p., US \$ 29.95, ISBN 978-1-59797-519-3.

Il volume di Richard Gabriel si aggiunge alle monografie su Filippo il Macedone apparse negli ultimi due anni (I. Worthington, *Philip II of Macedonia*, New Haven - London, 2008; G. Squillace, *Filippo il Macedone*, Roma - Bari, 2009) e riprende il tema del confronto con Alessandro Magno già al centro di numerosi lavori sul personaggio e di recente del volume di E. Carney - D. Ogden (eds.), *Philip II and Alexander the Great. Father and Son, Lives and Afterlives*, (Clemson, South Carolina, 2008), Oxford, 2010. — Lo studio, che si articola in nove capitoli preceduti da una tabella cronologica (p. XI-XIV) e seguiti dalle note (p. 253-282), dalla bibliografia (p. 283-289), dagli indici (p. 291-302), ha un taglio divulgativo, in funzione del quale Gabriel riduce all'essenziale le note (peraltro poste in fondo al volume) e, seguendo un metodo alquanto discutibile, si limita a citare solo in alcuni casi le fonti di riferimento rimandando complessivamente a studi specifici in lingua inglese. — Più che ai problemi di ordine filologico, Gabriel in effetti si mostra interessato alla comprensione delle scelte politiche e militari di Filippo. Una chiave di lettura, questa, che emerge in tutto il volume. L'Autore, ad esempio, dà ampio spazio alle battaglie le cui fasi ricostruisce attraverso dettagliate cartine (p. 107, fig. 3: vittoria contro il re degli Illiri Bardylis nel 358 a.C.; p. 129, fig. 4: sconfitta contro il capo dei Focesi Onomarco nel 353 a.C.; p. 137, fig. 5: vittoria contro Onomarco nel 352 a.C.; p. 217, fig. 7: successo contro i Greci a Cheronea nel 338 a.C.), e dedica un lungo capitolo (*The War Machine*, p. 61-94) all'esercito macedone soffermandosi sulla natura della riforma militare introdotta da Filippo (p. 61-82), sulle tecniche di assedio, sulle macchine da guerra come la potente catapulte a torsione messa a punto da Polieido di Tessaglia. — Attraverso tre apposite cartine (p. 99; 156, 235) Gabriel illustra anche il graduale allargamento territoriale della Macedonia dal 359 al 336 a.C., sebbene la definizione di *Empire* usata per il titolo del capitolo 6 (*The Road to Empire*, p. 143-166) o la didascalia alla cartina numero 9 (*The Macedonian Empire at the Time of Philip's Death, 336 BCE*, p. 235) sembri alquanto azzardata e non rispecchi le strategie di Filippo che mai fece apparire, specie ai Greci, la sua come un'azione di conquista e il suo ruolo come quello di re e capo di un impero tanto da porsi nel 337 come loro *hegemon* e *strategos autokrator* nell'imminente spedizione contro i Persiani. — Quella che nel sottotitolo del volume è presentata come affermazione diventa punto di domanda in chiusura dello studio: *Philip greater than Alexander?* (p. 243-251). Un quesito, questo, assolutamente retorico per Gabriel, che in realtà fa della superiorità di Filippo rispetto ad Alessandro il vero motivo conduttore della sua ricerca. Fu Filippo, sottolinea infatti l'Autore, a riorganizzare l'esercito rendendolo un formidabile strumento di guerra, a dare forza alla Macedonia allargandone i confini e arricchendola, a usare diplomazia, corruzione, matrimonio, tradimento, armi e promesse per portare dalla sua parte gli avversari e vincere i nemici di turno. Gabriel non sottovaluta certamente le straordinarie capacità di Alessandro, ma evidenzia che il giovane re macedone si servì delle innovazioni

militari e dei risultati politici ottenuti dal padre. Una linea di demarcazione netta quella tra i due sovrani che l'Autore così sintetizza: *Both Philip and Alexander were heads of state as well as field generals [...] Alexander became a fierce and recklessly brave warrior who was wounded seven times [...] Philip, by contrast, was the ultimate strategist. He resorted to fighting wars only when other means failed to achieve his objectives, which were rooted in Macedonian national interests more than in enhancing his personal reputation [...] Philip had already moved beyond the general as warrior hero to general as battle manager. Alexander, in doing the opposite, was already an anachronism in Greece and would be soon everywhere else as well* (p. 250-251). Dunque, secondo Gabriel, da una parte il re Filippo, dall'altra l'eroe Alessandro assetato di gloria e in cerca del duello. Un'immagine, quest'ultima, – va comunque sottolineato – solo in parte attendibile costruita com'è dagli storici al seguito del re in Asia e soprattutto da Callistene di Olinto, che vollero accostare Alessandro alle figure mitiche di Achille, Eracle e Dioniso, presentarlo come eroe omerico e dare alla spedizione contro i Persiani i caratteri del mito. – G. SQUILLACE.

M. A. ROBB, *Beyond Populares and Optimates. Political Language in the Late Republic* (Historia Einzelschriften, 213), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010, 225 p., ISBN 978-3-515-09643-0.

Il volume di M.A. Robb affronta, in maniera efficace e puntuale, un interrogativo a ragione definito *hot topic* (p. 32) negli studi sulla Roma repubblicana: *populares* e *optimates*, i *duo genera* di politici menzionati da Cicerone nella *pro Sestio* (§ 96), indicano la presenza di contrapposte 'ideologie' e, quindi, 'fazioni'? Il volume ruota attorno a un'accurata indagine terminologica, le cui conclusioni estendono *Hölkeskamp's arguments about the centrality of the sovereignty of the people to the self-definition of the nobility* (p. 14). — Il cap. 1, '*Populares' and 'Optimates': Modern Mirages?* (p. 15-33), propone un'utile, sintetica rassegna delle principali interpretazioni della critica, distinguibili tra quelle che sottolineano la presenza di aspetti 'ideologici' (soprattutto a partire dalla *pro Sestio*) o meno (soprattutto a partire dal *commentariolum petitionis*, dalla *pro Murena* e dalla *pro Plancio*). La complessità del problema emerge in tutta la sua evidenza nel caso di Caio Sempronio Gracco, « both the oddity and the archetype at one and the same time » (p. 15). R. si sofferma sulle posizioni di Mommsen (che identifica i due gruppi « as parliamentary-style political parties » [p. 15] sorti in età graccana), Gelzer (che in *Die Nobilität ...* [1912] sottolinea la natura personale e relazionale della competizione tra *nobiles*, ma che in *Caesar, der Politiker ...* [1921] introduce la nozione di conflitto ideologico, proponendo Tiberio Sempronio Gracco come archetipo *popularis*), Münzer (che in *Römische Adelsparteien ...* [1920] pensa a una politica basata sulle relazioni familiari), Syme (che in *The Roman Revolution* [1939] concentra l'attenzione sulla *clientela* e identifica gli *optimates* nella classe dominante postsillana), Scullard (che in *From the Gracchi to Nero ...* [1959] segue Münzer ma sottolinea l'importanza della distinzione *populares/optimates* dopo Tiberio Gracco), Strasburger (che nel contributo *Optimates* [1939] ritiene i due gruppi non essere mai esistiti), Taylor (che in *Party Politics ...* [1949] torna alla visione mommseniana, sottolineando il mutamento, tra XIX e XX secolo, dell'idea di 'partito' e individuando come terreno di scontro la legislazione), Meier (che nella seconda edizione di *Res publica amissa ...* [1980] propone *a fluid model of issue-based political division and transitory allegiances* [p. 22] e nel contributo *Populares* [1965] sottolinea le difficoltà nel descrivere la situazione, fermo restando il conflitto tra *populares* e senato), Brunt (che in *The Fall of the Roman Republic and Related Essays* [1988] mette in discussione – almeno dopo il mutamento del corpo elettorale seguito alla guerra sociale – il potere effettivo della *clientela*, ritenendo che alleanze poco stabili favorissero il conflitto tra *optimates* e *populares*), Perelli (che ne *Il movimento popolare ...* [1982] ipotizza programmi popolari rivolti ad ampi settori della cittadinanza), Burckardt (che in *Politische Strategien ...* [1988] considera *optimates* coloro che agivano contro la parte popolare), Mackie (che nel contributo

'*Popularis*' *Ideology* ... [1992] evidenzia un dibattito ideologico sostenuto dai *populares* ma con argomentazioni affini rispetto agli *optimates*), Ferrary (che nel contributo '*Optimates*' et '*populares*' ... [1997] sottolinea come le contrapposte posizioni, legate al conflitto tra senato e popolo e già presenti in età graccana, avessero obiettivi meno estremi rispetto a metodi e ideologia, e ciò per la costante erosione dell'autorità senatoria), Wiseman (che nel contributo *Roman History and the Ideological Vacuum* [2002] individua un conflitto ideologico a partire dall'età graccana), Millar (che, in *The Crowd* ... [1998] rivaluta il peso dell'opinione pubblica e la figura dell'oratore), Morstein-Marx (che in *Mass Oratory* ... [2004] osserva un uso indistinto del termine *popularis*, indice di una comune *contional ideology*), Gruen e Alexander (che rispettivamente in *The Last Generation* ... [1974] e in *Aufbruch und 'Polizei'* ... [1992] sottolineano le difficoltà nell'identificare gli *optimates*). — Il cap. 2, '*Populares*' and '*Optimates*' in the '*pro Sestio*' (35-68), affronta la netta distinzione *populares/optimates* presente nella *pro Sestio*, contestualizzando l'opera nella situazione politica del 56 a.C. L'orazione, pronunciata da Cicerone in difesa di uno dei protagonisti del suo richiamo dall'esilio, voluto due anni prima dal tribuno Publio Clodio Pulcro, evidenzia la corruzione del nemico e dei consoli del 58 a.C., descrivendo il primo come *popularis*, forte del favore della plebe (§ 40) e autore di leggi eversive (§ 55-56). R. osserva come queste ultime avessero elementi *populares*: allargamento delle distribuzioni di grano, rimozione del bando sulle associazioni (*collegia*), limitazione del potere senatorio e censorio, esilio per l'esecuzione di cittadini non condannati. L'individuazione della *nostra natio optimatum* occupa la parte finale dell'orazione (§ 96-135). Se Kaster (*Cicero. Speech on Behalf of Sestius*, 2006, p. 317-318) ritiene il termine *natio* determinato dall'accezione 'etnica' dovuta al suffisso *-as, -ates* e usato dall'accusatore in senso spregiativo nei confronti del senato, R. suggerisce come tutta la sezione successiva risponda alla domanda: *What sort of 'optimates' are you talking about? Who are these 'optimates' of yours?* (p. 55). Viene così introdotta la nota definizione ciceroniana dei *populares* (che cercavano l'approvazione delle masse) e degli *optimates* (che cercavano l'approvazione di *optimus quisque*), allargando la definizione di *optimus quisque* a tutti i settori della società e relegando i *populares* a una minoranza. Il § 97 mette in evidenza l'atteggiamento 'costruttivo' degli *optimates*, mentre il § 99 illustra le caratteristiche dei *populares* (citando il voto segreto, la legge agraria di Tiberio e quella frumentaria di Caio Gracco). I § 106-131 affrontano il tema della popolarità e i luoghi dell'espressione della stessa, in contrasto con il voto del popolo 'vero' (quello che, nei *comitia centuriata*, si era espresso per il rientro di Cicerone dall'esilio). Mentre nella *pro Rabirio perduellionis reo* (63 a.C.) Cicerone si definisce *popularis*, nella *pro Sestio* il termine diventa negativo: Clodio è un 'mostro politico', aiutato dai peggiori, mentre la categoria di *optimates*, centrata non su nascita o programmi ma sui metodi, si allarga. R. concorda infine con Kaster sull'idea che la *pro Sestio* non sia un *political manifesto* (p. 67) ma conseguenza di *contingent and personalised construction* (p. 68). — Il cap. 3, '*Populares*' according to Cicero (p. 69-93), analizza l'uso di *popularis* e *populares* nella restante opera ciceroniana (244 occorrenze), più frequente nelle orazioni (133) e negli scritti filosofici (86) che nelle lettere (25). Riferimenti sono la 'ricerca di popolarità' (22%), la 'maggioranza del popolo' (20%), il 'genuino favore popolare' (18%) e 'un'azione nell'interesse popolare' (17%, quasi tutti nelle orazioni). Nelle lettere, la maggioranza delle occorrenze è riferita alla 'genuina popolarità' (52%), mentre nei lavori filosofici entrano in gioco la 'maggioranza della popolazione' (30%), 'ciò che è adatto al discorso pubblico' (22%) e 'pubblico' (12%). Nelle orazioni, le occorrenze si riferiscono alla 'ricerca del consenso popolare' (30%), al 'sostegno dell'interesse popolare' (29%) e alla 'popolarità' (19%). Ciò implica un significato ampio e adattabile del termine. R. si sofferma poi sul *de lege agraria* (in cui Cicerone si dichiara vero *popularis*), sulla *Philippica VIII* (in cui *popularis* è chi è nemico di Antonio), sul *Lucullus* (dove sono indicati alcuni politici *populares*, usati come esempio dai *seditioni* per apparire *boni*), sulla *de haruspium responso* (che definisce Clodio *homo popularis*, con *popularis iactatio*) e su due lettere ad Attico (2.19 e 2.20). In conclusione, avvicinandosi alle

conclusioni di Morstein-Marx, R. nota come *popularis* sia termine vago, incompatibile con la tradizionale visione 'bipolare' della politica romana. — Il cap. 4, *'Optimates' according to Cicero* (p. 95-111), analizza l'uso di *optimates* e *optimas* nel corpus ciceroniano. Il termine, non sempre in contrapposizione con *popularis*, presenta il maggior numero di occorrenze nel *de republica* (dove *popularis* e *optimas* stanno a indicare rispettivamente governo democratico e aristocratico), seguito da *de legibus* (dove si parla del tribunato come contrappeso al potere senatorio e dell'introduzione del voto segreto) e dalla corrispondenza (dove *optimas* indica la classe dirigente, a eccezione di *Att.*, 8.16.1, in cui sembra riferirsi – forse ironicamente – agli alleati di Cesare). R. osserva come l'uso indefinito di tali termini debba essere comunque valutato alla luce della particolare posizione politica ciceroniana. — Il cap. 5, *'Populares' and 'Optimates' in the Works of Cicero's Contemporaries and their Successors* (p. 113-146), affronta gli scritti di Nepote (che usa *populares* e *optimates* per il mondo greco ma solo *optimates* per quello romano), Sallustio (che usa solo *populares* ma non come 'etichetta politica'), Velleio (che usa solo *optimates*), Asconio (che usa *popularis* per indicare il sostegno popolare e *optimates* per la classe senatoria), Livio (che, applicando le categorie tardorepubblicane alla storia precedente, contrappone *optimates* a *plebs*, laddove *popularis* indica un 'patriota' o la 'popolarità', con unica eccezione nell'orazione di Marco Orazio Barbato). Anche nel *commentarium petitionis*, che sottolinea la contrarietà degli *optimates* nei confronti del comportamento *popularis*, non viene presupposto scontro tra obiettivi. R. osserva come, in tutti questi testi, *optimates* sia sinonimo di classe dirigente senatoria, mentre *populares* è privo di connotazione politica. — Il cap. 6, *Language and Politics in the Late Republic* (p. 147-166), partendo dalla contrapposizione *audax/bonus* – con C. Wirszubski, « 'Audaces': a Study in Political Phraseology », *Journal of Roman Studies* 51 (1961), p. 12-22 –, affronta l'uso di *sestitutio* e *sestitutiosus* in Cicerone e contemporanei, concludendo come proprio esso indichi con efficacia l'opposizione alla politica senatoria. Tornando alla *pro Sestio*, R. osserva il fatto che avere calcolato il conflitto tra *optimates* e *populares* abbia in realtà aiutato Cicerone a creare la tripartizione *optimates/populares/Clodio*, in cui quest'ultimo resta isolato dalla società civile. — Il poscritto 7, *Sallust - Beyond 'Populares' and 'Optimates'* (p. 167-177), si occupa di tre importanti digressioni politiche sallustiane (*Jug.*, 41; *Catil.*, 38; *Hist.*, 1.12M) e di quattro orazioni sulla *libertas* (di Caio Memmio, Caio Licinio Macro, Marco Emilio Lepido e Lucio Marcio Filippo); anch'essa pare essere a *common slogan*, *used by all sorts of politician* (p. 175). L'opposizione tra senato e popolo era manipolata da alcuni *nobiles* a fini personali: comuni erano dialettica e retorica, ma anche difesa dello Stato e dei diritti civici. — L'appendice A (p. 179-188) presenta un'utile rassegna ragionata, che copre, a partire dall'edizione CR-ROM della *Bibliotheca Teubneriana Latina*, ogni occorrenza di *popularis* e *optimas* tra il sec. III a.C. e il 284 d.C. — L'appendice B, *C. Gracchus and His Legislation* (p. 189-192), ritorna sul personaggio, visto dalla critica come archetipo *popularis* oppure eccezione a tale tipologia. L'analisi di R. è focalizzata sulla *lex Acilia*, sulla *lex agraria* e su quella *frumentaria*, citate dalla *pro Sestio* come esempio di legislazione popolare (cfr. *Cic.*, *off.*, 2.72-85); la *lex Acilia*, a differenza delle altre due, non sembrerebbe tuttavia, necessariamente, *popularis*. In conclusione, *the most useful description for C. Gracchus and his unique programme of legislation seems to be 'Gracchan'* (p. 192). — Come già osservato, il volume costituisce un contributo valido e utile, volto a decostruire la visione 'bipolare' *optimates/populares* e a mettere in luce la presenza di un sistema di valori comune a tutta la classe dirigente. Pare superfluo ricordare come un *hot topic* di questo genere coinvolga non solo ogni diversa visione di Roma (complicata dalla natura delle fonti, che rendono possibili numerose e mai decisive interpretazioni) ma, più in generale, ogni diversa sensibilità politica. Prima di tornare su questo aspetto, avizzeremo qualche osservazione puntuale. — Su *populares* e *optimates*, e in particolare sulla *pro Sestio* (orazione il cui studio è stato alla base del rinnovamento degli studi ciceroniani), utile è considerare anche i contributi di Lepore (*Il princeps ciceroniano e gli ideali politici della tarda repubblica*, Napoli, 1954 e *Il pensiero politico romano del I secolo*, Storia di Roma, 2.1, Torino, 1990, p. 857-883)

e Narducci (ad es. *Cicerone. La parola e la politica*, Roma - Bari, 2009, p. 243-256), che giudicano l'opera – pur scaturita da un'occasione ben precisa – il punto di partenza della riflessione politica ciceroniana (cfr. anche J.-L. Ferrary, « Le idee politiche a Roma nell'epoca repubblicana », in L. Firpo, *Storia delle idee politiche economiche e sociali*, 1, 1982, p. 723-804) e, come tale, espressione di un punto di vista non episodico. Lepore, in particolare, evidenzia la necessità ciceroniana di superare la crisi post sillana degli *ordines* e il 'compromesso storico' creatosi tra gli *optimates* e Clodio nel 58 (cfr. anche C. Venturini, *Processo penale e società politica nella Roma repubblicana*, Pisa, 1996, p. 237-286). Recente quanto importante puntualizzazione storica e storiografica sui 'partiti' a Roma è in G. Zecchini (a c. di), *'Partiti' e fazioni nell'esperienza politica romana*, Milano, 2009. — In sostegno alla visione non 'ideologica' di R. sulla politica (e quindi sulla definizione) *popularis*, vale la pena approfondire il tema della legislazione frumentaria, misura 'demagogica' per eccellenza (Ascon. p. 15 St. definisce la legge di Clodio come *summe popularis*) e, quindi, particolarmente indicativa. Diversi fattori sembrano infatti indicare un suo uso, in età postsillana, da parte della classe senatoria conservatrice, per guadagnare il favore della plebe urbana in contrapposizione a misure agrarie dannose per gli interessi dei latifondisti (cfr. L. Fezzi, « In margine alla legislazione frumentaria di età repubblicana », *Cahiers du Centre G. Glotz* 12 [2001], p. 91-100; Id., *Grain Laws : An Alternative to Land Distribution ? The Case of Caesar's Policies, 64-44 BC*, in A. Keaveney - L. Earnshaw-Brown (a c. di), *The Italians on the Land: Changing Perspectives on Republican Italy. Then and Now*, Cambridge 2009, p. 47-64). Un 'dualismo' tra leggi agrarie e frumentarie pare presente nella *pro Sestio* (§ 103), dove si legge che quella agraria di Tiberio Gracco era *grata populo* ma osteggiata dagli *optimates* per timore della sottrazione di proprietà antiche, mentre quella frumentaria di Caio Gracco era *iucunda plebei* ma osteggiata dai *boni* per timore dell'inoperosità della plebe e del prosciugamento dell'erario, laddove i *boni* sembrano mossi più da ragioni morali che da interesse personale (cfr. G. Achard, « L'emploi de *boni*, *boni viri*, *boni cives* et de leurs formes superlatives dans l'action politique de Cicéron », *Les Études Classiques* 41 [1973], p. 207-221, 215; sui Gracchi in Cicerone, cfr. J. Béranger, « Les jugements de Cicéron sur les Gracques », in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* 1.1, 1972, p. 732-763). La critica ha in parte sottolineato, a diversi livelli e per diversi contesti, un'opposizione - o almeno una diversa sensibilità politica - alla base dei due tipi di normativa (cfr. ad es. G. Tibiletti, « Lo sviluppo del latifondo in Italia dall'epoca graccana al principio dell'impero », in *Storia dell'antichità. Relazioni del X Congresso Internazionale di Scienze Storiche*, II, Firenze, 1955, p. 237-292, 275; E. S. Gruen, *The Last Generation of the Roman Republic*, Berkeley, 1974, p. 437-438; 445-446; Ferrary, *Le idee politiche...*, p. 752; 754-755; C. Virlouvet, « Le pain quotidien des cités antiques », *Journal of Roman Archaeology* 2 [1989], p. 223-234, 230-231). Allargando il discorso, pare emergere netta la distinzione tra Urbe e territorio italico, del resto sottolineato dal *commentariolum petitionis*. In fondo, ragionando in termini pratici, la 'popolarità' può essere verificata proprio a Roma, il centro del potere i cui abitanti ricevono le distribuzioni di frumento e votano nelle assemblee legislative convocate con l'anticipo di un solo *trinum nundinum* e che, per tale ragione, non possono essere affollate di cittadini provenienti dal resto della Penisola (a eccezione di quei residenti a Roma e dintorni iscritti nelle 31 tribù rurali). Diverso è il discorso per le assemblee elettorali, convocate a intervalli più regolari (ma sullo *spatium temporis* della candidatura, a volte ridottissimo, vd. N. Rampazzo, *Quasi praetor non fuerit. Studi sulle elezioni magistratuali in Roma repubblicana, tra regola ed eccezione*, Napoli, 2008, p. 116-124). Non a caso Cicerone, nel *de lege agraria* (dove si definisce *popularis*), promette *pacem, tranquillitatem, otium* (2.102), ricordando all'uditorio urbano i vantaggi della vita in città e gli svantaggi di quella in campagna (2.71), nonché la precedenza delle tribù rurali nell'assegnazione (2.79) e l'enorme danno per il tesoro dello Stato (2.10; 2.15; 2.32-33; 2.63; 2.67; 2.71-72; 2.80-81; 2.82; 2.89; cfr. 1.2-3; 1.4; 1.15; 1.21). Non possiamo neppure fare a meno di ricordare che i cittadini maschi adulti beneficiari delle distribuzioni mensili di grano

(limitate ai residenti a Roma), sono nel 73 a.C. tra i 40 e gli 80 mila, nel 62 circa 200 mila e nel 46 circa 320 mila ; la legge agraria di Publio Servilio Rullo, con i suoi 5 mila aventi diritto, sembra quindi una goccia nel mare. Sempre nel 63 o nel 62, invece, una *lex Porcia*, promossa dall'*optimas* Marco Porcio Catone, contrasta efficacemente la popolarità di Cesare (Plut., *Caes.*, 8.6-7; *Cat.*, *Mi.*, 26.1; *mor.*, 818d). Questi, console nel 59, fa votare una legge agraria rivolta a 20 mila padri di famiglia ma capace di garantire a soli 5 mila coloni il fertile *ager Campanus*; Cicerone osserva allora, in *Att.* 2.16.1, che *reliqua omnis multitudo ab aliis abalienetur necesse est*. Sempre nello stesso anno, contestato dalla folla durante i *ludi Apollinares*, Cesare minaccia *plebs* ed *equites* di abolire, oltre alla *lex Roscia theatralis*, la *lex frumentaria*, ovvero il provvedimento avanzato su proposta di Catone (Cic., *Att.*, 2.19.3). Di applicazione molto lenta a causa delle complessità amministrative, la *lex agraria* cesariana innesca una serie di tentativi di boicottaggio protrattisi sino al 46, tra cui uno è particolarmente eloquente sull'incompatibilità, dal punto di vista dei costi, tra provvedimenti agrari e frumentari : il 5 aprile del 56, il senato assegna a Pompeo – sovrintendente, secondo la *lex Cornelia Caecilia*, *alla cura annonae* – ben 40 milioni di sesterzi; subito dopo, tuttavia, per rimandare l'attuazione della legge di Cesare, viene invocata l'*inopia pecuniae* (Cic., *ad Q. fr.*, 2.5.1). — Se *popularis* pare essere, in fondo, sinonimo di 'ciò che è popolare nell'Urbe', non si può non riflettere sul peso delle assemblee legislative e, di conseguenza, sul carattere 'democratico' della politica della Roma repubblicana, notoriamente sostenuto da Fergus Millar (in part. *The Crowd in Rome in the Late Republic*, Ann Arbor, 1998). — Nella presente sede è impossibile affrontare un tema così vasto e complesso, se non per ricordare, con Hölkeskamp (*Reconstructing the Roman Republic. An Ancient Political Culture and Modern Research*, Princeton and Oxford, 2010), che l'attenzione di Millar è concentrata sulle istituzioni e sulle procedure (p. 13-14), laddove oggi a essere in crisi è invece l'idea stessa di Stato, almeno nella sua corrente accezione liberaldemocratica, e, di conseguenza, le nostre categorie critiche. Nel bel mezzo di questa crisi, come confermato, tra gli altri, dal recentissimo volume di Kapust (*Republicanism, Rhetoric, and Roman Political Thought. Sallust, Livy, and Tacitus*, Cambridge, 2011), politologi e teorici politici non possono fare a meno di guardare all'antico e, in molti casi, alla Roma repubblicana. Il tutto attraverso due filoni, ovvero *the republican revival in history and political theory* e *the recent scholarship exploring the relationship between rhetoric and its practice and democratic theory and practice* (Kapust, *Republicanism ...*, p. 8). Se, tra gli altri, Hölkeskamp incoraggia il secondo approccio (*Reconstructing ...*, p. 75), pare opportuno spendere qualche parola sul primo, per meglio apprezzare l'attenzione di R. alla retorica della *libertas* in Sallustio (poscritto 7) e, più in generale, per sottolineare come la *romanitas*, anche al di là degli studi di antichistica, resti ancora 'produttiva'. — Non si può, a mio avviso, non restare colpiti dal fatto che proprio la libertà, principalmente nel rapporto cittadino-Stato, si ponga alla base del 'neoromanesimo' (o, meglio, *Neo-Roman theory of free States*), recente corrente di pensiero a cavallo tra storiografia e filosofia, espressione della più vasta interpretazione 'repubblicana' (cfr. M. Geuna, «La tradizione repubblicana e i suoi interpreti: famiglie teoriche e discontinuità concettuali», *Filosofia Politica* 1 [1998], p. 101-132). Proponendosi come teoria politica alternativa a liberalismo e comunitarismo, essa ha i suoi maggiori interpreti in Philip Pettit (in part. *Republicanism. A Theory of Freedom and Government*, Oxford, 1997), Quentin Skinner (in part. *Liberty before Liberalism*, Cambridge, 1998) e Maurizio Viroli (in part. *Repubblicanesimo*, Roma - Bari, 1999). In sintesi, un intero linguaggio politico delle 'virtù civiche' e, soprattutto, un 'paradigma' di pensiero 'repubblicano' (ispirato in ultima istanza alla *res publica romana*), dalle realtà dei liberi comuni italiani sarebbero passati a Machiavelli, Harrington e ai teorici della Rivoluzione americana, restando 'produttivi' sino a oggi, sebbene assorbiti e posti in secondo piano dall'egemonia teorica liberale. La libertà 'neoromana', intesa come 'non dominio', si propone quindi al cittadino contemporaneo come 'terza famiglia di libertà', in grado di sostenere una più umana convivenza, grazie al superamento delle ferree dicotomie tra libertà 'degli antichi' e 'dei moderni' di Benjamin Constant (*De la liberté des Anciens*

comparée à celle des Modernes, Paris, 1819) e tra libertà 'positiva' e 'negativa' di Isaiah Berlin (*Two Concepts of Liberty: An Inaugural Lecture delivered before the University of Oxford on 31 October 1958*, Oxford, 1959). Sempre a mio avviso, ciò potrebbe costituire un importante *trait d'union* tra teoria politica e studi del mondo antico, superando le impervie barriere ben descritte dal politologo e classicista Hammer (*Roman Political Thought and the Modern Theoretical Imagination*, Norman, 2008, p. 13-37). — Tornando invece a R. e al suo fruttuoso approccio terminologico, è infine necessario sottolineare le difficoltà insite in ogni interpretazione politica del testo ciceroniano, in particolar modo quando esso è riferito ai nemici (cfr. J. Annequin - M. Létroublon, « Une approche des discours de Cicéron : les niveaux d'intervention des esclaves dans la violence », in *Actes du Colloque 1972 sur l'esclavage*, Paris, 1974, p. 211-247 e F. Favory, « Classes dangereuses et crise de l'état dans le discours cicéronien [d'après les écrits de Cicéron de 57 à 52] », in *Texte, politique, idéologie : Cicéron. Pour une analyse du système esclavagiste : le fonctionnement du texte cicéronien*, Paris, 1976, p. 111-233). Anche quest'ultima considerazione non può che far apprezzare ulteriormente il contributo di R.

Luca FEZZI.

Brian W. BREED, Cynthia DAMON, Andreola ROSSI (éd.), *Citizens of Discord. Rome and Its Civil Wars*, Oxford, University Press, 2010, 16 x 24, XIV + 333 p., br. rel. £ 55, ISBN 978-0-19-538957-9.

Der vorliegende Sammelband *Citizens of Discord* ist das Ergebnis einer Tagung zum Thema *See How I Rip Myself : Rome and Its Civil Wars*, die 2007 in Amherst, Massachusetts, stattfand. Seit Ronald Symes Klassiker „Die römische Revolution“, der 1939 erstmals erschien, findet sich nicht nur im englischsprachigen Raum eine Vielzahl an Publikationen zu diesem Thema. *Citizens of Discord* beinhaltet eine Kollektion von Artikeln namhafter englischsprachiger ForscherInnen, die das Phänomen des Bürgerkrieges durch die römischen Epochen verfolgen. Die unterschiedlichen Betrachtungsweisen und Schwerpunkte, sowie die recht umfangreichen Literaturangaben skizzieren die Umriss dieses Phänomens deutlich und geben stellenweise brillante Einblicke in die Welt römischer Bürger. Der Sammelband ist in vier große Teile unterteilt, die methodisch und chronologisch durchwegs gemischt sind. Die Essays sind in Paare gegliedert, die möglichst Gegensatzpaare bilden sollten – so das Desiderat der Herausgeber. — Im ersten Teil „Beginnings, Endings“ beschäftigt sich T. P. Wiseman und W. W. Batstone mit den Gründen und Anlässen, die Bürgerkriege auslösen oder gegebenenfalls beenden konnten. T. P. Wiseman sucht nach dem Beginn der Bürgerkriege in der zeitgenössischen Historiographie (vornehmlich Varro, Sallust und Cicero). Dabei erstellt der Autor ein durchwegs aktuell anmutendes Konzept der Entstehung von *staseis*. Die Aristokratie habe das traditionelle Ethos der Republik zerstört: einerseits durch die Habgier, daraus resultierend der Ehrgeiz, Ämter zu bekleiden und sich so zu bereichern, und andererseits durch die Arroganz, das Wohl des Gemeinwesens mit den Interessen der Reichen gleichzusetzen. Gleichzeitig wird dieses Verhalten durch die geistige Elite legitimiert; Cicero zufolge war die Republik immer unter der Kontrolle der Besten, schwarze Schafe unterlagen der Selbstregulation. — W. W. Batstone nimmt sich einen Artikel von J. Henderson zum Vorbild, in dem Lucans Gedichte semantisch untersucht wurden. W. W. Batstone erkennt in einigen historiographischen Werken aus der Zeit der Bürgerkriege ebenfalls eine Veränderung in der Semantik. Ausgehend von Thukydides' Aussagen zur Verschiebung der Semantik werden Cicero, Cato und Sallust genau beleuchtet. Thukydides stellte eine gewisse Verschiebung der Bedeutungsebene im fünften Jahr des Peloponnesischen Krieges fest. Er beklagte, dass „unbedachtes Losstürmen“ als „Tapferkeit und gute Kameradschaft“ verstanden wurde, „aber vordenkendes Zögern als aufgeschmückte Feigheit, Sittlichkeit als Deckmantel einer ängstlichen Natur, Klugsein bei jedem Ding als Schlafheit zu jeder Tat“ galt. Der Autor kommt zu dem Schluss, dass in der thukydideischen Darstellung

die Menschen heuchlerisch wurden, da sie nicht als waghalsig, sondern als mutig bezeichnet werden wollten. Bei Sallust findet sich ein ähnlicher Wandel der Bedeutung, welcher aber scheinbar in der Intension des Sprachgebrauchs begründet lag. — Das nächste Paar bilden die Artikel von H. I. Flower und C. Grey. H. I. Flower tritt für eine neue Epocheneinteilung ein und möchte – begründet in einer sehr engen Definition des Ausdrucks „Bürgerkrieg“ – die Zeit der Bürgerkriege erst mit Sulla beginnen lassen; die vorhergegangenen Auseinandersetzungen seien lediglich politische Morde und Auseinandersetzungen von paramilitärischen Gruppen, sozusagen *gangs*. Was die einen mit „Bande“ umschreiben, bezeichnen die anderen als „Parteikämpfe“ zwischen Optimaten und Popularen. Als berühmtes Beispiel wird die Ermordung des Tiberius Gracchus angeführt, die nicht vom Souverän, sondern von einem Privatmann durchgeführt wurde und damit nicht als Auftakt der Bürgerkriege gewertet werden kann. Cicero berichtet, dass der Pontifex Maximus Scipio Nasica als *priatus* die Ermordung des Tiberius Gracchus genehmigte. Entscheidend an dieser Feststellung Ciceros ist, dass Scipio Nasica kein Magistrat ist und damit eine *consecratio* oder die Tötung eines *homo sacer* keine gerichtliche Verfolgung nach sich zieht. Soziale Unzufriedenheit, meist bedingt durch stark steigende Lebensmittelpreise, provoziert politische Auseinandersetzungen, die schließlich mit der Liquidierung der Reformen durch die Hardliner endet. Diese Vorgänge bilden bis heute häufig den Beginn blutiger Auseinandersetzungen innerhalb der Bürgerschaft. In weiterer Folge kommt es zu kriegerischen Auseinandersetzungen um die Verteilung von Land und Mitbestimmung, durch welche die Reformen schließlich durchgesetzt werden können. Es kommt zu immer stärkeren innenpolitischen Zwistigkeiten, wobei die gesetzlichen Möglichkeiten von beiden Seiten stark gedehnt werden. Schließlich treten einzelne Persönlichkeiten hervor, die durch ihre demagogischen und militärischen Fähigkeiten stark herausragen. Im Fall der römischen Bürgerkriege stechen hier vor allem Marius und Sulla, Pompeius und Caesar beziehungsweise Marc Anton und Oktavian ins Auge. Der eine wirkt tatkräftig bei der Beseitigung des anderen mit, wobei der Sieger als Retter der Republik gefeiert wird. Um die alte Ordnung wieder herzustellen, muss man sich in dieser besonderen Situation besonderer Maßnahmen bedienen; man bestimmt einen Diktator, wobei die Amtszeit verlängert wird, und setzt das Prinzip der Kollegialität aus. Sein Ende ist meist so gewalttätig wie der Beginn seiner Karriere: der Diktator und/oder seine Reformen werden entfernt. — All dies geschieht aber immer unter dem Deckmantel der Legitimität. Es werden Rechtsmittel adaptiert, das politische System an sich aber wird nicht verändert. Dies geschieht erst in einem dritten Schritt, in dessen Vorgeschichte und nach der Entfernung des Diktators wieder zwei innenpolitische Gegner aufeinandertreffen. — C. Grey geht in der *Historia Augusta* auf die Suche nach Bürgerkrieg und Usurpatoren und stellt fest, dass die Vielzahl von Aspiranten auf den Thron in der Zeit der Soldatenkaiser bis Diokletian dem zeitgenössischen Beobachter nicht den Eindruck bürgerkriegsähnlicher Zustände erweckten. — Die Beiträge zum nächsten großen Kapitel *Cycles* behandeln den Bürgerkrieg als ein wiederkehrendes Phänomen. Die ersten zwei Essays (C. Pelling und R. Ash) untersuchen die Historiographie auf die Wiederkehr von Bürgerkriegen in Rom. D. Quint und A. Rossi illustrieren verschiedene Aspekte Vergils' Aeneis sozusagen als Gedicht der Bürgerkriege. — Mit den Auswirkungen der Bürgerkriege bis Sulla beschäftigt sich der dritte Teil, *Aftermath*, des Sammelbandes. K. A. Raaflaub beleuchtet das Scheitern Caesars und M. Lowrie kurz gesagt den Erfolg Augustus'. Ausgehend von der Episode um Spunius Maelius, der wegen Strebens nach der Königswürde (*adfectatio regni*) als *homo sacer* auf Geheiß des Diktators Cincinnatus durch den *magister equitum* getötet wurde, versucht die Autorin den Unterschied zwischen Caesar und Augustus zu ergründen. Caesar stirbt schlussendlich, weil er dem Streben nach der Königswürde verdächtigt wurde, durch die Hände von Attentätern; Augustus lernt von seinem Adoptivvater. Er eignet sich die tribunische Sakrosanktheit an und restituiert *res publica* und *senatus populusque Romanus*, und kann damit dem Tod als *homo sacer* entgehen. — Im letzten Teil *Afterlife* widmet man sich dem Nachleben und der Rezeption der Bürgerkriege. A. Feldherr und B. W. Breed beleuchten die frühe augusteische Periode. M. Gowing und C. Damon, disku-

tieren weiters ethische Komponenten. So wird der Gefahr eines Bürgerkrieges in den Werken von Valerius Maximus und Velleius Paterculus für den frühen Prinzipat keine Bedeutung beigemessen, Tacitus hingegen meint, die Gefahr eines Bürgerkrieges würde vom Kaiser und seiner Entourage künstlich am Leben gehalten. — Die letzten beiden Beiträge von D. Feeney und R. Thomas beschäftigen sich mit der Rezeption der griechischen und lateinischen Quellen bis in die heutige Zeit. — In *Citizens of Discord* wird vor allem von philologischer Seite immer wieder die Rezeption und die Intertextualität literarischer Stoffe von der Antike bis in die Moderne beleuchtet. Eine anregende Diskussion, die mit den verschiedenen Autoren durchexerziert wird. Ein Ausnahmezustand, wie der einer Stadt in *staseis*, manifestiert sich neben der Literatur auch in vielen anderen Gebieten der Kultur, der Gesellschaft oder der Ethik. Die Mixtur aus politischer Geschichte und Kulturgeschichte ist meist gelungen, auch wenn es wünschenswert gewesen wäre, den stark philologischen Schwerpunkt dieses Sammelbandes stellenweise zugunsten eines kulturhistorischen ein bisschen zu kürzen. — Die von den Herausgebern angestrebten Gegensatzpaare innerhalb der vier Abschnitte lassen sich nicht immer klar erkennen. Die Gliederung führt zu manchmal eigenartig anmutenden Anordnungen der Artikel, die eine chronologische, methodische und thematische Ordnung durcheinanderbringen. — Insgesamt handelt es sich um eine sehr anregende Lektüre, die sich bemüht einen innovativen Blick auf die Verhältnisse in der späten Republik zu werfen. — Stefanie LERCH.

Giusto TRAINA, *428 AD. An Ordinary Year at the End of the Roman Empire*, Princeton - Oxford, Princeton University Press, 2009, 16 x 24, XIX + 203 p., rel. US \$ 24-95, ISBN 978-0-691-13669-1.

428 apr. J.-C. est une année ordinaire à la fin de l'Empire romain. Toutefois, l'annexion sassanide de la partie orientale de l'Arménie provoque la mission diplomatique, destinée à sauver la face, du général romain Flavius Dionysius. La même année encore, Nestorius, moine d'Antioche, devient évêque de Constantinople : Théodose II veut mettre un terme aux querelles interminables. Le même général Flavius escorte Nestorius sur la Route du pèlerinage (par les Portes de Cilicie, Ancyre ...), dont les horizons géographiques et religieux sont décrits. Nestorius est évêque le 10 avril ; portrait de la famille impériale, avec insistance sur Théodose II, qui n'est pas le personnage timoré de l'historiographie, et de sa sœur Pulchérie, très influente. L'A. en vient au tableau politique et religieux de Constantinople, aux débuts de la lutte intransigeante de Nestorius contre l'arianisme. Les chapitres suivants brossent le panorama, également politique et religieux, de l'Empire en 428, puis détaille : la partie occidentale, l'Italie ; en contraste annonçant le Moyen Âge, les provinces de Gaule, de Germanie et de Bretagne, d'Espagne et d'Afrique, d'Égypte, Phénicie, Arabie et Palestine. Enfin, l'Empire sassanide, où des manichéens trouvèrent refuge. Le livre (de 2007 en italien) se lit agréablement, cite ses sources (notes en fin de volume) et contient un index. — B. STENUIT.

ARCHÉOLOGIE

Eos TSOURTI, Maria Daniela TRIFIRÒ, *Sylloge Nummorum Graecorum. Greece 5. Numismatic Museum, Athens : The A. G. Soutzos Collection, Spain - Zeugitania*, Athens, Academy of Athens, 2007, 29 x 21, 310 p., ISBN 978-960-404-112-1.

C'est avec grand plaisir que nous saluons le cinquième volume de la série *Sylloge Nummorum Graecorum* pour la Grèce, publié par le Centre de recherches sur l'Antiquité de l'Académie d'Athènes. Il s'agit d'une collection très importante du Musée Numismatique d'Athènes, du XIX^e siècle, donation d'Alexandre Soutzos

(1802-1870), d'origine épirote, qui provient d'une famille illustre de Constantinople. — Nous devons signaler que la création du Musée Numismatique d'Athènes, dans la première moitié du XIX^e siècle, après la Révolution de 1821, a été possible grâce à la grande donation des frères Zossimas – à peu près 20000 monnaies et médailles. Leur exemple a été suivi par d'autres donateurs très importants jusqu'à nos jours. — La collection Soutzos comprend surtout des monnaies grecques qui représentent d'une manière très satisfaisante les ateliers monétaires du monde grec de l'ouest à l'est, jusqu'à l'Égypte, la Cyrénaïque et la Zeugitane. Parmi les 1769 monnaies qui sont présentées dans ce volume, les monnaies en or sont très peu nombreuses comparativement aux monnaies d'argent, parmi lesquelles on trouve des monnaies rares, p. ex. : tétroble de Mende (n° du cat. 286), obole de Crannon (n° du cat. 363), tétradrachme de Damastium (n° du cat. 428), obole de Delphes (n° du cat. 550), obole de Cleitor (n° du cat. 1115). Il faut noter que les bronzes présentent aussi un grand intérêt, comme exemple la monnaie très rare de Trézène (n° du cat. 1109). — Les auteurs de ce volume ont consulté une bibliographie riche qui leur a permis de présenter les monnaies avec un soin scrupuleux. La classification des monnaies est basée sur celle de Barclay Head, c'est-à-dire d'après l'ordre géographique d'ouest en est. — Les index sont nombreux et utiles, surtout pour les inscriptions et les contremarques. On aurait souhaité une table de concordance entre les numéros d'ordre de la SNG Soutzos et les numéros d'inventaire du Musée Numismatique d'Athènes. — Nous féliciterons Eos Tsourti et Maria Daniela Trifiro pour cette publication très intéressante qui nous met en contact avec le riche matériel du Musée Numismatique d'Athènes. — Mando ECONOMIDES.

Richard VEYMIERS, Ἰλῆος τῶ φοροῦντι. *Sérapis sur les gemmes et les bijoux antiques*, s. l. [Bruxelles], Classe des Lettres. Académie royale de Belgique, 2009, 22.5 x 29, 608 p., rel. EUR 60, ISBN 978-2-803-10261-7.

Ἰλῆος τῶ φοροῦντι, « propice au porteur ». R. Veymiers a été bien inspiré pour le titre de cette étude, tant elle se révèle utile pour les isiacologues, qui lui donneront une place de choix dans leur bibliothèque. Depuis le *Premier colloque international sur les études isiaques*, en effet, est apparue la nécessité de renouveler les enquêtes à l'aide de sources trop longtemps négligées. Les terres cuites, les lampes, et aussi les gemmes et les bijoux, sont particulièrement visés, ce que L. Bricault rappelle dans la préface de cet ouvrage. D'ailleurs, dans le domaine de l'orfèvrerie et de la glyptique antique, les analyses et les rencontres scientifiques se sont multipliées depuis les années quatre-vingt-dix. — Les études isiaques s'inscrivent récemment dans ces nouvelles orientations méthodologiques, d'autant que les interrogations des isiacologues sur ce domaine de sources inexploité ne sont pas nouvelles. R. Veymiers mentionne en introduction les différents auteurs qui, dès le début du XX^e siècle, ont pu noter « une profusion de gemmes à sujets égyptiens dans les musées et collections privées », et ceux qui, plus tard, ont pu intégrer exceptionnellement la bijouterie antique dans leur études, comme M. Malaise dans son *Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie*. Il commente avec honnêteté les multiples difficultés de ces analyses sur ces objets, qui expliquent ce retard méthodologique : l'authenticité des exemplaires souvent remise en question ; la provenance inconnue et la datation aléatoire, s'appuyant sur des critères morphologiques ou stylistiques hasardeux ; le lieu de découverte certainement différent du lieu de fabrication, conséquence du caractère hautement mobile de ces objets ... — En dépit de toutes ces prémisses négatives, ces bijoux restent un indicateur de la diffusion isiaque dans les sphères privées. Après une enquête minutieuse, R. Veymiers fait passer le maigre répertoire de gemmes étudiées d'environ 150 exemplaires isiaques à plus de 1250 représentant l'image de Sérapis ou qui mentionnent son nom, tous décrits et référencés. Le catalogue, fort à lui seul de 150 pages, est divisé selon 74 types iconographiques, dont les grands ensembles sont : Sérapis seul, en buste ; trônant ; debout ; allongé sur

la κλίνη ; viennent ensuite les diverses associations et assimilations divines. Il est accompagné de 105 planches de qualité, démontrant l'importance que l'auteur réserve à l'aspect visuel d'une telle étude. Douze cartes illustrent la répartition des documents, et une analyse statistique par graphiques et tableaux éclaire la répartition typologique. Veymiers fournit une « enquête à dominante typologique » de chacun de ces ensembles, espérant ne pas tomber dans le piège de la surinterprétation fonctionnelle. — Sérapis est ainsi surtout représenté en tant que *cosmocrator*, seul, en buste, coiffé du κάλαθος, cela dès la haute époque hellénistique en Égypte, et non seulement à l'époque impériale comme le pensaient V. Tran Tam Tinh et J. Leclant. Selon lui, cette iconographie en buste seul semble se développer pour des raisons « pragmatiques », étant l'image offrant le moins de contraintes plastiques à reproduire sur des objets de petite taille ; cette hypothèse serait à approfondir, puisque l'auteur avoue en note qu'elle ne fonctionne pas pour l'iconographie monétaire d'Isis. Les diverses autres types de buste (sur un globe, avec le zodiaque, etc.) apparaissent souvent à l'époque impériale, et les exemplaires de Sérapis trônant, debout ou sur la κλίνη datent pour la majorité de cette époque. Notons son analyse d'une pierre inédite, affichant Sérapis assis sur un bélier : si ce type, sur certaines monnaies alexandrines, semble faire le lien entre la divinité isiaque et Ammon, Veymiers propose une autre explication pour son exemplaire d'époque impériale, liée à la valeur astrologique de l'animal, et non plus au dieu oraculaire peu connu des Romains. Sérapis sur un bélier, alors *cosmocrator*, deviendrait le pendant d'Isis-Sothis chevauchant le chien Sirius. L'association la plus fréquente est naturellement celle avec Isis, qui apparaît dès l'époque hellénistique en Méditerranée orientale pour les bustes accolés, à l'époque impériale pour les bustes affrontés dans toutes les régions de l'Empire ; on remarque la présence du dieu pour le premier type. — En conclusion, après avoir décrit les différentes proportions typologiques issues de ce corpus, l'historien conclut que les artisans se sont beaucoup inspirés de la statuaire sérapéenne. Inspiration également issue des différents types iconographiques rencontrés dans des documents plus « officiels », à savoir les monnaies, sans que l'imitation soit totalement fidèle puisque les créateurs de bijoux rencontraient moins de contraintes directes de la part des empereurs que dans les ateliers monétaires ; ils pouvaient ainsi modifier les attributs, les vêtements, et pouvaient représenter des séquences divines inédites reflétant des sentiments religieux personnels (de l'artisan ou du client). On est là face à une grande diversité, où la coexistence d'images et d'épiclèses aboutit à une impression générale d'un Sérapis « unique et panthée ». — Ainsi, si ce nouveau matériel « populaire » renseigne peu sur les liens entre divinités isiaques et empereurs (ces derniers n'étant représentés que sur trois exemplaires seulement), ce qui s'inscrirait dans le thème du cinquième colloque international isiaque, *Les cultes isiaques et le pouvoir*, cet ouvrage prouve pourtant l'importance de ces objets privés, qui circulent beaucoup durant l'Antiquité et démontrent l'étendue du succès isiaque à travers des formes iconographiques particulières. Nous attendons dorénavant que les enquêtes de ce genre se multiplient sur les autres divinités concernées, comme promis par l'auteur en fin d'analyse, maintenant que cet ouvrage peut servir de standard. — Stéphanie BRIAUD.

Eleni HATZIVASSILIOU (†), *Athenian Black Figure Iconography between 510 and 475 B.C.* (Tübinger Archäologische Forschungen, 6), Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf, 2010, 21.5 x 30.5, XVIII + 182 p. + 22 pl., rel. EUR 54.80, ISBN 978-3-89646-986-1.

L'étude de l'iconographie de la figure noire tardive, délaissée par des spécialistes comme J. D. Beazley ou H. R. W. Smith en raison de la « mauvaise qualité » des productions, connaît depuis ces vingt dernières années un certain regain d'intérêt, à l'exemple des ouvrages d'E. Kunze-Götte (*Der Kleophrades-Maler unter Malern schwarz-figuriger Amphoren*, Mainz, 1992), C. Jubier-Galimier (*La production du peintre de Sappho dans l'atelier des peintres de Sappho et de Diosphos*, Montpellier,

1996), O. Borgers (*The Theseus Painter : Style, Shapes and Iconography*, Amsterdam, 2004) ou encore récemment M.-Chr. Villanueva-Puig qui, dans son étude sur la genèse iconographique des ménades (*Ménades. Recherches sur la genèse iconographique du thiasse féminin de Dionysos (des origines à la fin de la période archaïque)*, Paris, 2009), consacre un chapitre aux productions de la f.n. tardive. — L'ouvrage d'E. Hatzivassiliou se présente comme une synthèse sur l'iconographie des vases à f.n. des années 510 à 475 av. J.-C., et focalise l'attention sur la production de petits vases comme les lécythes ou les *skyphoi*. Il s'agit de la thèse de doctorat de l'A., publiée à titre posthume, celle-ci étant décédée dans un accident de voiture en juillet 2007. L'ouvrage suit donc de très près le texte d'origine, comme le précise Thomas Schäfer dans l'avant-propos, ce qui explique par exemple l'aspect très général de l'analyse iconographique, ou quelques fautes typographiques. — L'étude débute par une courte introduction (p. 1-3) dans laquelle l'A. dresse une bibliographie assez complète des ouvrages et articles traitant de la f.n. tardive. Elle y fait également part de sa méthodologie, fondée sur les identifications de Haspels (dont l'ouvrage sur les lécythes attiques à figures noires est une référence) et Beazley, en particulier dans le classement des thèmes iconographiques mais aussi, pour l'étude des inscriptions, sur la méthode employée par Immerwahr (*Attic Script: A Survey*, 1990 et *A Corpus of Attic Vase Inscriptions*, 1998). — L'ouvrage est composé de trois parties, suivies d'un catalogue (p. 110-166) contenant 838 vases répartis selon leur thème iconographique (divinités, héros, cycles épiques, culte et vie quotidienne), d'un index des collections (p. 167-179), et de 22 planches d'images de très bonne qualité (la plupart des photographies proviennent des musées), ne reproduisant malheureusement que 61 vases sur les 838 cités. — Le premier chapitre traite de la production céramique (p. 4-11) et fonctionne comme une mise en contexte plutôt technique. L'A. y fait l'inventaire des diverses techniques en cours au moment de l'invention de la f.r. et des formes vasculaires utilisées dans les deux techniques, f.r. et f.n., ce qui lui permet d'établir les différences majeures dans le choix des formes de vases entre les deux types de production. Ce chapitre permet également de souligner la difficulté de retracer la distribution et la diffusion des vases : l'aperçu qui est donné se base sur les découvertes archéologiques et leur localisation, ce qui, évidemment, ne reflète que partiellement la réalité antique. — La seconde partie, plus importante (p. 12-53), est consacrée à l'iconographie, répartie selon quatre thèmes : dieux, héros, cycles épiques et « culte et vie quotidienne », eux-mêmes divisés en sous-thèmes suivant leur popularité. Les thèmes iconographiques sont expliqués de manière très générale et suivant un même schéma : contexte dans lequel on trouve les représentations, leur popularité par rapport à la f.r. et les peintres ou ateliers dans lesquels les sujets sont le plus représentés (voir le tableau récapitulatif montrant la répartition des thèmes suivant les peintres à la p.98). Les interprétations sont souvent calquées sur les notices du *LIMC*. Elles auraient mérité une analyse plus poussée, qui dépasse l'interprétation la plus courante. Dans l'ensemble, ce chapitre donne un bon aperçu des divers thèmes et de la manière dont les peintres de la f.n. tardive les ont traités. L'organisation du chapitre est claire et les subdivisions peuvent être consultées individuellement, de nombreux renvois au catalogue, au *LIMC* et aux articles/ouvrages de référence permettent au lecteur, s'il le souhaite, d'approfondir la lecture. — La troisième partie (p. 54-93) fait écho à la seconde en s'attachant plus particulièrement aux peintres et aux ateliers. Seuls les peintres les plus « productifs » sont étudiés : les peintres de Gela, d'Édimbourg, de Thésée, d'Athéna, de Sappho, de Diosphos, d'Emporion et de Beldam. Vient enfin une dernière partie, plus générale, qui reprend les conventions de représentation en cours chez ces peintres. L'A. suit les attributions d'Haspels et Beazley et y inclut les attributions « à la manière de » ou « rattaché à l'atelier de » ; il faut donc plutôt comprendre, sous la dénomination « Peintre de », « atelier ». Les sujets illustrés par les différents peintres/ateliers sont décrits avec minutie, même si encore une fois, on relève un manque d'interprétation. Chaque production est analysée de la même manière : identification, typologie, technique employée, sujets traités (du plus au moins populaire) et suivant la même répartition que pour la seconde partie : sujets mythologiques, héros, cycles épiques, etc., composition, inscriptions, notation

d'éléments de paysage ou spatiaux, liens avec d'autres peintres ou ateliers. Comme dans la seconde partie, cela a l'avantage que chaque sujet peut être consulté individuellement. — Le mérite de cet ouvrage est de donner un aperçu clair et très bien référencé de l'iconographie à f.n. tardive, mettant en lumière l'aspect à la fois original et plus traditionnel (à noter par exemple, la popularité d'Héraclès, moins présent dans la f.r.) de la production. Il s'agit donc d'une bonne introduction sur le sujet, tant pour les non-spécialistes que les spécialistes, chacun pouvant y trouver son compte. À ce titre, c'est un ouvrage indispensable pour débiter une recherche portant sur la f.n. tardive, mais qui laisse encore place à des recherches plus avancées.

Valérie TOILLON.

Patricia S. LULOF, *Architectural Terracottas in the Allard Pierson Museum* (Allard Pierson Series. Collections of the Allard Pierson Museum, 2), Amsterdam, Allard Pierson Museum, 2007, 22.5 x 31.5, VIII + 117 p. + VI pl. + 32 pl. + 35 fig., rel., ISBN 978-90-71211-40-9.

Dans cet ouvrage, Patricia Lulof publie la collection entière des terres cuites architecturales du Musée Allard Pierson à Amsterdam, soit un ensemble de quatre-vingt-dix pièces ; un quart d'entre elles étaient inédites. Ce riche musée, entièrement consacré à l'archéologie, a entamé, il y a quelques années, un vaste programme de publications de ses collections. Ce volume est le deuxième de la série, le premier ayant traité de la sculpture. — La moitié de la collection est constituée de pièces ayant appartenu à la collection Scheurleer (autrefois à La Haye) jusqu'à 1934 (date d'acquisition par le Musée Allard Pierson). Ce lot est composé essentiellement de terres cuites tarentines, en particulier d'un grand nombre d'antéfixes. Les terres cuites d'origine étrusque, grecque et asiatique ont été acquises dans le commerce. Par conséquent, on traite, dans la plupart des cas, de pièces dépourvues de contexte archéologique précis. Inévitablement, l'étude porte surtout sur les questions techniques et d'histoire de l'art, au détriment de considérations proprement archéologiques. — Patricia Lulof, spécialiste renommée dans le domaine de l'étude de l'architecture italique, présente un catalogue détaillé, ordonné suivant les époques et les régions. La première partie traite de la période archaïque, représentée par trente-sept terres cuites. Elle se divise en trois sections, « l'Asie Mineure et la Grèce » (p. 3-9), « l'Italie du Sud et la Sicile » (p. 11-22) et « l'Étrurie, le Latium et la Campanie » (p. 23-38). Chaque section est précédée d'une courte introduction, avec une discussion très sommaire de l'historique de la recherche. La première section se compose, entre autres, d'un lot de douze fragments provenant de Düver, un site phrygien fouillé clandestinement au début des années soixante, semble-t-il, puisque des spécimens, parfois issus des mêmes moules que les pièces de la collection du Musée Allard Pierson, se trouvent éparpillés dans les musées du monde entier. La deuxième section comprend une série d'antéfixes d'origine tarentine (notamment la série à tête de Gorgone, nos 15-20) et sicilienne (où l'on note deux têtes de satyre, nos 21-22, dont le second est bien attesté à Naxos). On y a ajouté une antéfixe d'un type particulier à la cité de Medma, en Grande Grèce, représentant un satyre courant vers la gauche, la tête vue de face, un rhyton dans la main gauche (n° 23). — La troisième section est consacrée à l'Italie centrale. Les séries archaïques sont bien étudiées, mais on a toujours un mot à ajouter : on note avec intérêt l'hypothèse qu'une plaque de revêtement inédite représentant un guerrier au torse vu de face pourrait provenir du fameux temple de Minerve à Portonaccio (n° 25). La pièce provient du marché des antiquités et son origine est supposée être le site de Véies. La théorie est certes séduisante (et est corroborée par le fait qu'une plaque provenant des fouilles contrôlées du temple de Portonaccio a la même épaisseur que la nôtre), mais n'est pas prouvée. La série d'antéfixes est riche et appelle notre commentaire : outre une antéfixe à tête de femme d'origine céretaine, on en trouve des exemplaires « à nimbo » de la fameuse école campanienne, du type à tête de femme et de celui du Gorgonéon (nos 30-31 et 32-34 respectivement). Il y a aussi deux moules (nos 36-37, illustrés aux

côtés de leurs reproductions en gypse fabriquées récemment), l'un étrusque, l'autre campanien (d'un type proche de celui représenté dans le catalogue sous le n^{os} 33). La série des antefixes campaniennes et étrusques n'apporte rien de nouveau pour l'étude de ces types très connus et maintes fois analysés par l'érudition moderne. — Les n^{os} 38-73 sont classés dans la deuxième partie du catalogue, traitant des périodes classique et hellénistique. La Grèce et l'Asie Mineure ne sont pas représentées ; par contre, Tarente occupe la place d'honneur (n^{os} 38-69). La Gorgone se présente désormais sous des traits plus humanisés, jusqu'au type entièrement humain représenté par trois exemplaires, dont deux sont issus du même moule (n^{os} 45-46 et 47, ce dernier provenant d'un moule de taille inférieure). Les n^{os} 58-61 et 70 montrent la tête de la déesse thrace Bendis, qui, à partir du VI^e siècle, a été intégrée au panthéon athénien, et a gagné par là l'ensemble du monde grec. La tête est ailée et porte une peau de lion en guise de casque. D'autres types intéressants sont celui à tête féminine aux cornes de bovidé (Artémis Tauropolos, plutôt qu'Iô), la tête de femme de trois quarts qui tient son voile et porte dans les bras une minuscule figure masculine (Èros ?) [son identité est matière à dispute parmi les spécialistes (certains optent pour Aphrodite, d'autres pour un membre mortel ou héroïque du thiasse dionysiaque : n^{os} 51-54)], le type à tête d'homme (ou de femme) coiffée d'un casque phrygien (représenté par deux exemplaires seulement, n^{os} 56-57, même s'il s'agit d'un type d'antefixe extrêmement répandu au IV^e siècle). L'identité de la figure n'est toujours pas connue, mais on présume qu'il s'agit d'un oriental, ou même d'une Amazone. Le dernier type relativement populaire au sein de la collection du Musée Allard Pierson est celui à tête de Pan. — D'Étrurie et de Campanie (deuxième section de cette partie) proviennent plusieurs terres cuites fragmentaires, avec peu de mérites. On note un *acrotérior* (n^o 72) représentant une femme tenant un vase globulaire (identifié justement par Lulof à un *stamnos*, une forme vasculaire qui a connu une grande fortune en Campanie et en Étrurie), ainsi qu'une belle tête classique provenant d'un fronton de Civita Castellana (n^o 73). — La dernière partie du livre est consacrée aux terres cuites d'époque romaine. Parmi les fragments de plaques de Campana, on distingue celle provenant des *Horti Sallustiani* et représentant la statue d'Hercule parmi des statues d'athlètes (une scène connue par d'autres exemples, dont l'un, très proche, se trouve actuellement aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, inv. A 125 : cf. *L'Olympisme dans l'Antiquité III*, Musée Olympique de Lausanne, 1998, p. 79, n^o 96). Les plaques de revêtement d'époque romaine sont très mutilées et n'offrent pas d'intérêt. Finalement, en appendice, l'A présente des tuiles romaines à inscriptions, dont la plupart étaient inédites. — La bibliographie est très complète ; le premier index est très utile, puisqu'il présente la concordance entre numéro de catalogue, numéro d'inventaire, site de découverte et provenance d'antiquaire ; le deuxième index récapitule les résultats de l'analyse géologique (numéros de couleur de sol suivant le nuancier de Munsell) ; le troisième est l'index général, qui est assez détaillé. Il y a six planches en couleur et trente-deux planches en noir et blanc ; la qualité des photos est excellente. L'A. publie des dessins de presque toutes les pièces (en face et en section) et des dessins des profils des tuiles. — En somme, le catalogue est de haute qualité. Le livre sera utile aux spécialistes de l'architecture et de l'artisanat de l'Italie antique.

D. PALEOTHODOROS.

TABLE ALPHABÉTIQUE DE LA REVUE DES LIVRES

Ammien Marcellin	86	<i>Hymnes homériques</i>	80	Silius Italicus	398
Appien	269	Lucien de Samosate	270	Solon	386
Callimaque	265	Macrobe	400	Stace	398
César	83	Ménandre	81	Suétone	270
<i>Corpus Tibullianum</i>	397	Nicandre	390	Symmaque	87
Cratinus	262	Pline l' Ancien	267	Théophraste	264
Galien	82, 377	Plutarque	396	Tite-Live	269
Hérodote	263	Plutbe	269	Virgile	85
Horace	265	pseudo-Homère	262	Vitruve	268
Hygin	266	Siculus Flaccus	266		
Amigues, Suzanne	264	Gaucher, M.	269	Noussia Fantuzzi,	
Ault, B. A.	277	Gill, Chr.	377	Maria	386
Aygon, J.-P.	73	Gostoli, Antonietta	262	Obbink, D. D.	257
Bacci, G. M.	287	Greenaway, Jill	96	Pailler, J.-M.	79
Bakola, Emmanuela	262	Guidorizzi, G.	372	Pantò, G.	287
Bazil, M.	85	Guillaumin, J.-Y.	266	Petit, Caroline	82
Becchi, Fr.	396	Hatzivassiliou, Eleni	411	Podany, Amanda H.	400
Bellandi, Fr.	386	Hazizar, Typhaine	263	Poignault, R.	270
Berlingin, M.	247	Hirt, A. M.	410	Polet, J.-Cl.	73
Bettini, M.	372	Hopkins, D.	244	Prêtre, Clarisse	255
Blanchard, A.	81	Humphreys, S. C.	74	Rizzo, Roberta	384
Blázquez, José María	373	Hurni, Fr.	272	Robb, M. A.	402
Bonnet, Corinne	73	Hurst, A.	270	Roman, Danièle	276
Borgers, O. E.	284	Iles Johnston, Sarah	249	Roman, Y.	276
Bouvier, D.	371	Jacques, J.-M.	390	Rossi, Andreola	407
Breed, B. W.	407	Kaster, R. A.	400	Roussel, D.	269
Brijder, H. A. G.	284	Le Bohec, Y.	83	Ruelle, Anette	247
Callu, J.-P.	87	Leadbetter, B.	93	Rutherford, I.	252
Canali De Rossi, F.	272	Lion, Brigitte	271	Saliou, Catherine	268
Cancik-Lindemaier,		Loutsch, Claude	376	Seaford, R.	77
Hildegard	254	Lowrie, Michèle	265	Smith, Amy C.	96
Cauchies, J.-M.	248	Lucchese, Claudia	94	Songu, Filiz	284
Ceccarelli, L.	386	Lulof, Patricia S.	413	Squillace, G.	90
Coralini, Antonella	280	Macintosh, Fiona	241	Sternberg, Rachel	258
Couvenhes, J.-Chr.	89	Marincola, J.	88	Teitler, H. C.	86
Damon, Cynthia	407	Martin, G.	382	Thévenet, Lucie	80
De Luca, Emanuela	397	Massimilla, G.	265	Torrens, Ph.	269
den Boeft, J.	86	Melchior, Myriam	376	Traina, G.	409
den Hengst, D.	86	Merrills, A.	277	Trifirò, Maria	
Drijvers, J. W.	86	Michel, Cécile	271	Daniela	409
Elsner, J.	252	Milanezi, Silvia	89	Tsourti, Eos	409
Evans, T. V.	257	Miles, R.	277	van de Put, W. D. J.	284
Faraone, Chr. A.	261	Montanari, E.	273	Van Haeperen,	
Faulkner, A.	80	Morzadec, Françoise	398	Françoise	248
Fearn, D.	387	Mourlet, M.	246	van Mal-Maeder,	
Ferri, R.	386	Naether, Franziska	380	Danielle	371
Fournier, J.	274	Nevett, Lisa C.	277	Versnel, H. S.	257
Fratantuono, L.	85	Nissen, Cécile	253	Veymiers, R.	410
Gabriel, R. A.	401	Noacco, Cristina	73	Wolff, Catherine	91